

# Larson

## Glauque

### « On ne vit qu'une fois »

Caballero & Jeanjass p.14 Aka Moon p.17 Quatuor Akhtamar p.19 Le retour du rock indé ? p.22  
Ladies' Jazz p.26 Le coût écologique de la musique p.30 Le Moulin de nos cœurs p.40



Performer: 5 personnes  
Durée: 15 minutes  
Par: P.E.  
CROSS-BUSINESS  
12/19  
AL TOP S'AMUSE  
Dessiné et dirigé  
PAR ANNE...





À **BXL**

**vkrs.be**

lesrichesclaires.be

**4-5  
SEPTEMBRE  
2020**

**LES  
NUITS  
2020**

29.09 > 11.10

**BOTANIQUE.BE**



AND MANY MORE ...

**mithra  
JAZZÀ  
LIÈGE**

**10-11-12-13  
SEPTEMBER 2020**

WWW.MITHRAJAZZ.BE

**IBRAHIM MAALOUF. STACEY KENT. VINCENT DELERM. ERIK TRUFFAZ QUARTET. EZRA COLLECTIVE. AKA MOON. ERIC LEGNINI TRIO. BINKER GOLDING BAND. ROBIN MCKELLE. SEED ENSEMBLE. ASHLEY HENRY. IGOR GEHENOT CURSIV. JEAN-PAUL ESTIÉVENART QUINTET. MAMMAL HANDS. OTTLA. HAROLD LÓPEZ-NUSSA. RAPHAEL CHEVALIER DUFLOT REBOP QUINTET +1. HETTY KATE. RONAN ONE MAN BAND BLUES. COMMANDER SPOON. GLASS MUSEUM. YÔKAI. LA NOTTE "RETRouvAILLES". ZÉNOBE & GASTON. NOTHING BUT THE SWING. JAAAD QUINTET. BAM! TRIO. RAMON VAN MERKENSTEIN. MORE TBC...**

**DATES - NEW DATES - NEW DATES**

**Larsen**

P.14

**Conseil de la Musique**  
Quai au Bois  
de Construction, 10  
1000 Bruxelles  
conseildelamusique.be

**Contacteur la rédaction**  
larsen@  
conseildelamusique.be

**Directrice de la rédaction**  
Claire Monville

**Comité de rédaction**  
Nicolas Alsteen  
Denise Caels  
François-Xavier  
Descamps  
Christophe Hars  
Claire Monville

**Coordonnateur  
de la rédaction**  
François-Xavier  
Descamps

**Rédacteurs**  
Nicolas Alsteen  
François-Xavier  
Descamps

**Collaborateurs-trices**  
Serge Coosemans  
Louise Hermant  
Jean-Philippe Lejeune  
Luc Lorfèvre  
Jean-Marc Panis  
Jacques Prouvost  
Stéphane Renard  
Dominique Simonet  
Didier Stiers  
Pierre Vangilbergen

**Relacteur-trice**  
Christine Lafontaine  
Nicolas Lommers

**Couverture**  
Glaucque  
©Maily Sterkendries

**Promotion & Diffusion**  
François-Xavier  
Descamps

**Abonnement**  
Vous pouvez vous  
abonner gratuitement  
à Larsen.  
larsen@  
conseildelamusique.be  
Tél.: 02 209 10 90

**Conception graphique**  
Mateo Broillet,  
Jean-Marc Klinkert

**Impression**  
die Keure

**Prochain numéro**  
Septembre 2020



**LE SOIR**

**sabam**  
for culture

**Crédits**  
Bernard Babette,  
Nicolas Draps,  
Romain Garcin,  
Mathieu Golinvaux,  
Thierry Tönnès,  
Roger Vantilt

Caballero & JeanJass



Édito

Comme souvent dans la vie, à un moment, on se lasse, on ressent un besoin de changement.

Après plus de 7 ans et 37 numéros, même s'il n'y avait pas vraiment d'urgence, la période semblait idéale pour apporter un peu de fraîcheur et de nouveauté au magazine... sans se douter que la maquette revisitée allait voir le jour en ce définitivement vilain mot qu'est le confinement.

C'est donc le Larsen métamorphosé que vous tenez entre vos mains. Si son ADN n'a évidemment pas changé, c'était l'occasion de repenser son contenu, de faire évoluer certaines rubriques pour pouvoir encore mieux évoquer l'effervescence permanente de notre secteur musical.

Au moment où on écrit cet édit, le tsunami Covid-19 ravage quasiment tout sur son passage, particulièrement le secteur culturel. Dans ce marasme où on entend tout et son contraire, on voudrait voir apparaître un changement de mentalité, l'humain avant l'économique, on voudrait aussi que le secteur culturel au sens large soit vraiment pris en considération.

En attendant – car ce n'est peut-être pas demain la veille – n'hésitez pas à soutenir les artistes et leur entourage : écoutez et achetez local !

**Claire Monville**

Quatuor Akhtamar



P.19

Le retour du rock indé : mythe ou réalité ?



P.22

Ladies'Jazz



P.26

Crise sanitaire, côté backstage



P.32

Le Moulin de nos cœurs



P.40

**En Couverture**

p.8 L'ENTRETIEN Glaucque

**Ouverture**

p.4 ARRIÈRE-PLAN Vincent Philippart  
p.5 AFFAIRES À SUIVRE  
p.6 EN VRAC

**# rencontres**

p.12 Great Mountain Fire  
p.13 The Feather  
p.13 Prairie  
p.14 Caballero & JeanJass  
p.15 Chouk Bwa & The Ångströmers  
p.16 The K.  
p.17 Aka Moon  
p.18 Cassandre Marfin  
p.18 Green Moon Tribe  
p.19 Quatuor Akhtamar

**Articles**

p.20 AVANT-PLAN Pierre Villeret  
p.22 360° Le retour du rock indé :  
mythe ou réalité ?  
p.26 180° Ladies'Jazz  
p.28 DIGITAL Numérise ton bro !  
p.30 GREEN Le coût écologique  
de la musique  
p.32 IN SITU Crise sanitaire,  
côté backstage

**Los sorties**

**Bonus**

p.38 4x4 Commander Spoon  
p.39 L'ANECDOTE Benjamin Schoos  
p.39 J'ADORE... Blanche  
p.40 C'EST CULT Le Moulin de nos cœurs  
p.42 L'ADDITION Ozferti





©VINCENT PHILIPPART

# Vincent Philippart, des squats anglais aux plus belles salles du monde

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Certains itinéraires partent d'une page blanche. L'ingénieur du son Vincent Philippart peut en témoigner. « Mes parents étaient géniaux. Mais la musique ne les intéressait absolument pas... Un jour, chez ma cousine, j'ai entendu Hells Bells d'AC/DC. À la même période, chez les scouts, j'ai fait un playback sur Antisocial de Trust. Ces deux moments m'ont marqué à jamais. » Devenu fan de rock, l'ado est de tous les concerts organisés du côté de Liège. À l'occasion, il héberge même quelques groupes anglais à la maison. « And Also The Trees, B.F.G. et d'autres formations post-punk qui s'inscrivaient dans la mouvance The Cure/Joy Division prenaient le petit déj' avec mes parents qui ne pétaient pas un mot d'anglais. » Les choses s'accélérent le jour où il accueille les musiciens de The Membranes. « J'ai sympathisé avec eux et commencé à prendre le ferry en cachette : je me planquais dans leur matos. Ils vivaient dans les squats de Manchester. » Pour aider ses nouveaux amis, le valeureux Liégeois porte les amplis avec le sourire. « Comme ils n'avaient pas de budget, ils m'ont ensuite demandé de gérer la table de mixage. » Passionné, Vincent Philippart entame des études d'ingénieur du son à l'IAD. Diplôme en poche, il part en tournée avec un groupe croisé dans les squats. « C'était My Bloody Valentine, en 1991. Je n'avais quasi aucune expérience. C'était davantage une question d'affinité humaine que de capacité professionnelle. » Dans la foulée, le garçon s'envole pour

# ingé-son

Grand manitou de la table de mixage, le Liégeois met sa sensibilité au service des stars. My Bloody Valentine, dEUS, Queens of the Stone Age, Björk, Rone, The xx, Autechre ou Jeff Buckley se sont un jour tournés vers lui.

New York. « En journée, je bossais comme déménageur. Le soir, je rencontrais des musiciens. » C'est ainsi que Jeff Buckley l'engage sur sa première tournée. Sans visa de travail, le garçon revient au pays, où Channel Zero sollicite ses services. Suivront ensuite Evil Superstars, dEUS ou les Dandy Warhols. « Entre 1995 et 2003, j'étais en tournée au moins dix mois sur l'année. » Un heureux événement bouleverse cette course effrénée : « Je voulais me fixer et rester auprès du bébé. » Pendant trois ans, il assure ainsi la coordination technique à l'AB. « Cette salle est une Rolls-Royce. Tout y est parfait. Le problème, c'est que je m'étais installé dans une routine qui ne me convenait absolument pas. » Dès lors, les tournées repartent de plus belle (CocoRosie, Queens of the Stone Age, Squarpusher, Björk...). « Mon boulot, c'est 60 % d'aspects techniques et 40 % de rapports sociaux. Ce travail repose sur la confiance : les musiciens me lèguent le rendu sonore de tous leurs efforts. » Après un détour par le cinéma (*From Toilets to Stages*, un docu sur l'expérience Dour Festival) et quelques touches avec le théâtre, Vincent Philippart s'est occupé du son de la dernière création de Rone : « un spectacle électronique mis en scène avec les danseurs du Ballet National de Marseille. C'est un montage complexe, mais j'en tire d'autant plus de satisfactions sur un plan personnel. » La recette du bonheur ? « J'ai trouvé une complémentarité entre le travail et le plaisir. Je n'ai jamais eu l'impression d'aller bosser. »



# vingle

# tidal Waves

## Thelonius Monk Bozar Live 1963

En 1963, Thelonius Monk était parti en tournée européenne accompagné de Charlie Rouse au saxophone, John Ore à la contrebasse et Frankie Dunlop à la batterie, pour promouvoir la sortie de *Monk's Dream*. Le 10 mars de cette même année, ils se produisaient donc au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles et la BRT/RTB enregistrèrent le concert en direct. À l'occasion du International Record Store Day devrait sortir l'édition vinyle de ce concert mythique. À suivre !

# artiste

# world / slam

## Las Lloronas

Elles se présentent comme « un trio basé à Bruxelles qui fusionne la musique du monde avec la poésie slam ». Elles portent bien leur nom, celui (au pluriel!) de la llorona qui, dans le folklore d'Amérique latine, est « la pleureuse », l'âme éplorée d'une femme ayant perdu (ou tué) ses enfants et qui part à leur recherche, sans fin... C'est aussi le titre d'un album mythique de la chanteuse Lhasa paru en 1998... Et ce sont bien sûr les émotions qui transparaissent dans le fado, le flamenco ou encore le tango.



©VIRGILIO MARTINI

# site web

# carnet de bord

## Luik Stories

Enième façon de promouvoir ses sorties, personal branding, carnet de bord de la vie en rock, anecdotes et autres galères de la « vie en van » ? Un peu tout ça et c'est sympa. Découvrez les coulisses des tournées avec Annabel Lee, la naissance et le développement d'un label ami (Grabuge Records), le nouveau départ de Luik Records sous la bannière Luik Music sous les auspices de l'Eurosonic 2020... Tout ça et plus encore à venir sur [luikstories.com](http://luikstories.com).



# anthologie vingle

# stroom

## Benjamin Lew

Belle et étrange histoire que celle de Benjamin Lew, ce serveur du Papagayo (un défunt bar tropical du centre de Bruxelles), qui y rencontra le saxophoniste de Tuxedomoon et qui lui révéla, outre sa passion pour les arts graphiques, son penchant pour les compositions synthétiques et analogiques, ensuite repérées par Marc Hollander (Crammed Discs). Son histoire mérite que vous vous y replongiez. Cette double anthologie, *Le personnage principal est un peuple isolé*, sera votre porte d'entrée dans ce monde minimal, abstrait et envoûtant.



# clip

# musique & danse

## Bothlane Hornet

Bothlane est le projet solo du batteur Alain Deval, membre du groupe The Brums. Un projet d'expérimentations où le compositeur allie la batterie aux synthés modulaires. Transe, danse, lanciance, hypnotique, épileptique... tout ça dans un premier morceau / vidéo et sûrement encore bien plus à venir !



# En vrac...



## Un prestigieux prix pour La Monnaie

La production du *Conte du tsar Saltane*, un opéra fantastique de Rimski-Korsakov, a remporté le Prix Casta Diva, la plus grande distinction pour l'opéra en Russie, dans la catégorie « Meilleur événement lyrique européen ». Basé sur la nouvelle éponyme et très populaire du poète national Alexandre Pouchkine, La Monnaie avait constitué une équipe d'artistes dont la plupart avait grandi avec ce conte de fées : Dmitri Tcherniakov à la mise en scène, Elena Zaytseva pour des costumes hauts en couleurs, ou encore Gleb Filshinsky qui a réalisé d'impressionnantes projections vidéo.

## Décès d'André Stordour

Le compositeur belge de musique électronique André Stordour, né en 1941 à Haine-Saint-Paul, nous a quittés, atteint par le Covid-19. Il fut également un brillant enseignant. Son œuvre complète est à re-découvrir et est disponible via le label Sub Rosa.



## Badi et ses vêtements sans frontières

Le rappeur Badi a lancé il y a peu une ligne de vêtements sous la marque BANXV, une allusion à l'article XV, loi imaginaire de la nation congolaise et relative à l'esprit de débrouille de son peuple face à un état défaillant. Une ligne composée actuellement de t-shirts ravivant par l'image le passé du Congo et mitonnée en collaboration avec les nombreuses costumières que le chanteur a croisées lors de ses tournées sur les scènes du monde.

## Décès de Philippe Grombeer

Une figure emblématique du monde culturel belge s'en est allée. Défricheur de talents, programmateur hors pair, Philippe Grombeer était bien connu du secteur théâtral (Halles de Schaerbeek, Théâtre des Doms), mais il fut également l'un des fondateurs du mythique festival Le Temps des Cerises, en 1977 à Floreffe, sur le site de l'actuel festival Esperanzah!. Toutes nos pensées vont à sa famille.



## SUBSIDES COVID-19

### Covid-19

#### Quelles mesures pour se sortir de la crise du coronavirus ?

Pour faire face à cette situation et offrir des solutions immédiates aux acteurs et opérateurs, la Fédération Wallonie-Bruxelles met en œuvre un fonds d'urgence doté d'une première enveloppe de 50 millions d'euros (culture, accueil de la petite enfance, subsides sociaux pour les étudiants.e.s, hôpitaux universitaires...) et une possibilité de dérogation aux règles habituelles de subventions. Les bénéficiaires pourront introduire leur demande via le site [subsidess-covid19.cfwb.be](http://subsidess-covid19.cfwb.be) jusqu'au 31 décembre 2020. Le numéro vert 0800/20000 est par ailleurs mis à disposition pour répondre aux questions éventuelles. D'autre part, sur proposition de la ministre de la Culture Bénédicte Linard, le gouvernement de la FWB a également avalisé des mesures d'indemnisation du secteur culturel (opérateurs culturels qui subissent d'importantes pertes de recettes en raison de l'annulation d'activités ou la fermeture des lieux) pour un budget prévisionnel de 8,4 millions d'euros, ainsi qu'un périmètre d'intervention, une méthode d'octroi de cette aide et un cadre de justification. Plus d'infos sur [www.culture.be](http://www.culture.be).

PlayRight se mobilise et crée un fonds d'urgence pour ses artistes membres qui font face à une pression financière importante. Ce fonds a pour objectif de pallier en partie la perte de revenus due à l'annulation de leurs activités en Belgique en tant qu'artiste-interprète à cause de la pandémie. En clair, PlayRight met à disposition un montant total de 360.000 euros. Tout artiste membre qui remplit les conditions peut soumettre une demande d'aide jusqu'à un maximum de 250 euros par mois sur une période maximale de trois mois (mars, avril et mai 2020). Plus d'infos sur [www.playright.be](http://www.playright.be).

Enfin, la Sabam a annoncé qu'elle met à disposition une enveloppe de plus de 18 millions d'euros pour soutenir financièrement 9.000 de ses auteurs et compositeurs et ainsi leur permettre de surmonter la crise. La société

autorise en effet désormais les auteurs et compositeurs qui le souhaitent à retirer tout ou partie du montant économisé dans le cadre d'un système d'épargne normalement seulement accessible à partir de 60 ans...

On vous invite aussi à lire le *Manifeste pour soutenir les travailleurs et travailleuses de la culture*, coécrits et cosignés par de nombreux opérateurs du secteur culturel afin de trouver des solutions de sortie à cette crise.

## Stéphano Orlando

### Prix Sabam for Culture

Le 4 mars dernier, dans le cadre de la 3<sup>e</sup> édition des Belgian Music Days, le Prix Sabam for Culture – Création musicale contemporaine (d'une valeur de 5.000 euros) a été décerné au compositeur et improvisateur (mais aussi professeur) Stéphane Orlando. Martine Dumont-Mergeay (La Libre), membre du jury, le décrit ainsi : « Sa créativité est à ce point multiple et sa carrière, atypique, que Stéphane Orlando put parfois passer sous les radars du grand public. Mais ses anciens professeurs – et aujourd'hui ses étudiants –, ses confrères ou le public de la Cinematek, où il a déjà accompagné plus de 500 films muets, ont toujours reconnu en cet artiste libre et savant, un des musiciens les plus doués de sa génération. »

## Jean-François Maljean

### Larmes de Chine

En février dernier, le pianiste jazzy Jean-François Maljean enregistrait *Chime Of The Dawn Bells* (Le Carillon des Cloches de l'Aube) : une ballade écrite en soutien à la population et au personnel soignant de Wuhan. Cet hymne à la lutte face au Covid-19 a dépassé les cent millions de vues sur YouTube, un équivalent « officiel » chinois de YouTube (qui, lui, est censuré dans le pays). On vous invite à visionner le clip composé d'images des soignants et de vues de la ville de Wuhan. En espérant que tout cela ne soit bientôt plus qu'un très mauvais souvenir...

## Nouveau chez Smart!

### Le CDI pour entrepreneur

La Smart lance le contrat à durée indéterminée pour entrepreneur. L'asbl offre la possibilité à ses sociétaires et ce, sous certaines conditions, de travailler sous contrat à durée indéterminée, que ce soit à temps plein ou à temps partiel. Pour qui ? Toute personne pouvant justifier de revenus réguliers via son activité économique. Plus d'infos sur [www.smartbe.be](http://www.smartbe.be).

## #CultureTogether

Lancé par les agences Movie-town et Be Culture, #CultureTogether ne propose pas d'activités virtuelles, mais invite à découvrir ou redécouvrir l'incroyable variété de la culture made in Belgium via des capsules enregistrées « à la maison » durant le confinement. Chaque participant répond donc de chez lui à une série de questions sur ses activités, son actualité et son futur. Une manière de (re) découvrir des lieux ou des activités dont on entend parfois parler sans trop savoir en quoi cela consiste vraiment.

[www.facebook.com/BeCulture](http://www.facebook.com/BeCulture) et aussi sur [lesoir.be](http://lesoir.be)

## Les festivals en 1 clic

Alex Stevens, le programmateur du Dour Festival a créé un outil qui compose des playlists de chansons qui proviennent de plus de 300 festivals internationaux. « Les playlists créées permettront entre autres de découvrir de nombreux artistes parfois méconnus », disait-il à mixmax France. Pour y avoir accès, il suffit de se connecter tout d'abord sur [www.festivalplaylist.io](http://www.festivalplaylist.io) et de sélectionner son festival favori. Par la suite il suffira simplement de se rendre sur son compte Spotify, qui créera une playlist à partir des goûts musicaux de l'utilisateur.

## Haut la main!

*Haut la main!* est un recueil de pièces pour piano publié par le Forum des Compositeurs. La

publication comprend des pièces de Jean-Luc Fafchamps, Jean-Marie Rens, Paula Defresne, Claude Ledoux, Stéphane Orlando et Jean-Pierre Deleuze. Il s'adresse aux élèves des académies de musique de différents niveaux. Il est en vente à la librairie Point d'Orgue [www.pointdorgue.be](http://www.pointdorgue.be) ou auprès du Forum des Compositeurs à l'adresse [info@compositeurs.be](mailto:info@compositeurs.be)

## Le plus vieux sax du monde

Le Musée des Instruments de Musique abrite depuis le début de l'année le plus ancien saxophone répertorié : un saxophone baryton en mi bémol breveté. L'instrument date de 1846 et d'après son numéro de série et les gravures sur le pavillon, il provient sans doute de l'atelier d'Adolphe Sax. C'est la fondation Roi Baudouin qui a pu acquérir l'instrument à un collectionneur privé et qui l'a ensuite confié au MIM pour une longue durée.

## Tous dans le même bateau

À lire sur [www.courtcircuit.be](http://www.courtcircuit.be), un article d'Élisabeth Debourse sur les conséquences du confinement et de la crise sanitaire sur les petites salles et plus petits événements ainsi que la répercussion sur les artistes émergents. Sans oublier que « le secteur culturel qui s'arrête, c'est aussi la fin de certaines retombées indirectes pour l'économie locale. »

## Ça balance

### Inscriptions aux divers programmes

Quel que soit le style musical, le programme propose du coaching, des stages musicaux, de l'enregistrement, des formations aux métiers de la musique, des formations en communication, des workshops techniques, des résidences, de la mise en réseau et bien plus.

Musique contemporaine Rock & Pop / Jazz & World / Electro / Musiques urbaines : inscription ouverte [www.provincedeliege.be](http://www.provincedeliege.be)

## PointCulture

### Un réseau de comités de concertation locaux

Afin de mieux répondre aux besoins de ses utilisateurs, l'asbl PointCulture met en place un réseau de comités de concertation locaux. Gage de diversité, ces comités seront composés à part égale de membres emprunteurs, d'usagers pédagogiques, de personnes fréquentant les différentes activités proposées dans les PointCulture et de partenaires locaux. Une quinzaine de personnes sera choisie pour chaque centre, dans le respect de la parité homme/femme. Ces personnes s'engageront pour un mandat d'une année, éventuellement reconductible et pourront pour certaines d'entre elles également siéger à l'assemblée générale de l'asbl avec une voix consultative.

Postulez en ligne avant le 31 mai : [www.pointculture.be](http://www.pointculture.be).

## Vers un renforcement des grands groupes ?

Une analyse américaine relayée dans la presse pressent les quelques domaines que l'industrie devra aborder immédiatement pour endiguer la crise dans l'industrie musicale... et le menu fait un peu froid dans le dos.

1. Le secteur de la musique devra doubler la rentabilité de la musique enregistrée grâce à la publicité.

2. Le secteur privé devra continuer à soutenir le secteur de la musique.

3. Le choc financier entraînera une plus grande consolidation et une augmentation de la taille du marché des principaux acteurs : « Google, Amazon ou Apple, qui ont des bilans très lourds, chercheront à faire des acquisitions supplémentaires dans le domaine de la musique. »

4. Adopter les nouvelles technologies et plateformes pour se connecter virtuellement aux fans... et accélérer la digitalisation du live ? #stayathome... oui mais pas pour toujours !

[www.celebrityaccess.com](http://www.celebrityaccess.com)



## L'Odyssée de Choum

### Musique & Prix du public

David Reyes est un jeune compositeur bien de chez nous. Il est aussi le petit frère de la pianiste, Éliane Reyes. Le court-métrage *L'Odyssée de Choum* dont il a composé la musique a reçu le Prix du public pour le meilleur court-métrage jeune public, lors du Festival Anima 2020. À noter également : la bande originale a été enregistrée par les équipes de Musiq3 à Flagey. Bravo à toute l'équipe !

## Parcours FrancoFaune

### Bisoudefou, Brèche de Roland et JOB Zôè

Le FrancoFaune, c'est un festival Franco-Faune mais c'est aussi une structure d'accompagnement d'artistes. Chaque année, le Festival se mue en Parcours et accompagne trois groupes belges via des résidences de coaching scénique, musical, vocal, et d'autres outils permettant de nourrir et façonner leur projet artistique. Pour 2020, ce sont Bisoudefou, Brèche de Roland et JOB Zôè qui ont été retenus. Vivement le déconfinement !

## Get up!

Dans un monde digitalisé où les playlists dominent les découvertes musicales, Getup propose des playlists d'un nouveau type : des listes de lecture qui « racontent une histoire », complétées par du contenu spécifique et écrit par des « experts ». Le tout est organisé par thème plutôt que par styles, dans une volonté de décloisonnement. C'est sûr, le monde attendait Get up... <https://getup.radio>



© MAILLY STERKENDRIES

# op # electro rap # révolution

# Glauque

## On ne vit qu'une fois

INTERVIEW: DIDIER STIERS

En deux ans et demi d'existence, le groupe namurois s'est imposé comme l'une des plus belles promesses de notre paysage musical. Jusqu'à ce qu'un fichu virus le prive temporairement de scène. Sans pour autant l'empêcher de se faire entendre. C'était l'occasion de faire le point.

**J**euudi 26 mars 2020, treize heures et des poussières... Au bout du fil : Louis Lepage, l'une des deux voix de Glauque. Comme tout le monde ou presque, les cinq Namurois se sont pliés à l'obligation de confinement. « Pour le moment, on tient le coup. Il y a plus compliqué dans la vie que de devoir rester enfermé chez soi ! » Alors le travail continue : « J'écris beaucoup. J'essaie d'avancer. On essaie tous d'avancer d'ailleurs, un peu comme on peut, sur de la nouvelle matière. »

Petit rappel vite fait. Glauque, "le groupe que le monde entier attendait" selon les Inrocks, c'est aujourd'hui une moyenne d'âge de 24 printemps. Apparition sur les radars en février 2018, deuxième marche du podium au Concours Circuit en décembre de la même année, premier prix lors de la finale Du F. dans le texte quelques mois plus tard. Des débuts en trombe qui valent aux garçons, à leur "puissante rythmique électronique portant des textes forts et poétiques", de fréquenter depuis lors à peu près toutes les scènes de la Fédération. Le lendemain de notre coup de téléphone, les Namurois sortaient enfin un premier disque, un EP rassemblant les titres déjà distillés au fil de leur début de parcours (*Plane*, *Robot*), accompagnés en guise d'inédit de ce *Vivre* (et son clip maison) qui sonne un peu comme un écho de l'actualité.

**Faire partie d'un groupe quand il y a confinement, c'est plus compliqué à gérer ?**

**Louis Lepage :** Non, je n'ai pas l'impression... On peut quand même chacun avancer sur des trucs depuis chez soi. Quand on a tous du matériel à la maison pour s'enregistrer, ce n'est pas plus compliqué. On a "la chance" de faire de la musique sur laquelle on peut facilement continuer à travailler à distance : comme on fait beaucoup de musique électronique, ce n'est pas impossible pour nous de composer en n'étant pas ensemble. Et puis, on est nombreux : s'il y en a un qui se sent un petit coup moins bien, c'est plus facile aussi pour se serrer les coudes. Finalement, je pense que c'est plus facile quand on est un groupe.

**En mars et en avril, Glauque devait être sur les routes plutôt qu'à la maison, avec pas mal de dates, notamment en France. Mais tout ça est tombé à l'eau : c'est un peu comme si un effort constant avait été anéanti, et que vous devriez à un moment donné recommencer quasiment à zéro ?**

Non, en fait, c'est juste une manière différente d'envisager les choses. On n'est pas du tout déçus du travail qu'on a pu abattre pour ces concerts qui ont été annulés, on essaie simplement de transformer ça. On dispose d'une période pour se consacrer au projet et faire ce qu'on n'avait pas pris le temps de faire avant. Ça nous laisse aussi beaucoup plus de temps pour préparer les prochains concerts. C'est sûr que c'est contrariant parce qu'on avait une série de résidences qui sont annulées ou en suspens pour le moment. Mais ça nous permet d'envisager plus de possibilités, en tout cas.

**Laisser une trace**

Sur l'EP sorti fin mars figure un morceau intitulé *Vivre* et dans lequel on entend « rien laisser derrière moi, ce serait pire » : quand et dans quel état d'esprit ce texte a-t-il été écrit ?

Il a été écrit il y a peut-être deux ans, maintenant. Et l'état d'esprit... Toute la chanson vient du refrain (« On est tous voués à vivre » - *ndlr*). Essentiellement, tout se tient là-dedans. Les couplets sont un peu un prétexte pour ce refrain-là, ils sont interchangeables, on peut y raconter plein d'histoires différentes, c'est juste un parti pris d'y raconter celles-là. Mais l'état d'esprit est vraiment ce que dit cette chanson, qu'on a tous une vie à vivre, alors qu'est-ce qu'on en fait ?

**Deux ans, ça nous ramène vers les débuts du groupe : c'est un de vos premiers textes ?**

Il en fait partie, mais tous les morceaux de l'EP font partie de nos

premières chansons. Ce disque était pour nous un moyen d'inscrire tout le début, la genèse du projet en tout cas, de manière plus formelle. On avait tous ce besoin-là. Du coup, oui, ce sont aussi des chansons qui ont déjà eu leur vie...

**Ce texte évoque effectivement l'idée de laisser une trace. Vous y accordez tous autant d'importance ?**

Moi oui, c'est pour ça que je disais que les couplets étaient un prétexte, dans ce sens-là. Le premier, c'est le parti-pris d'une autre vie que la mienne, et le deuxième, c'est plus mon point de vue. Alors oui, c'est sûr que c'est un peu mon objectif, laisser quelque chose. Après, je ne pense pas que ce soit une nécessité pour tout le monde, c'est purement subjectif. Mais c'est sûr que c'est une obsession qui me traverse pas mal.

**La pochette fonctionne aussi comme un clin d'œil puisqu'on peut y lire la définition du terme "glauque". On imagine que ce n'était pas encore clair pour tout le monde...**

Pour ceux qui nous connaissent, si, ça a fini par l'être. Mais pour tous les gens qui ne nous connaissent pas, c'est aussi une manière d'inscrire notre identité dans le temps et d'avoir quelque chose de défini. Et c'est une technique de fainéants dans l'autre sens : on se dit que comme ça, on ne nous posera plus la question, on a déjà donné la réponse.

**On sait l'importance du nom pour un groupe : quelle est l'histoire du vôtre ?**

Il est venu deux ou trois jours avant notre premier concert. On était tous dans la pièce où on répétait à l'époque, on était encore au Conservatoire à Namur en fait, à l'IMEP (*Institut Supérieur de Musique et de Pédagogie - ndlr*). Il nous fallait un nom et on s'est juste mis à chercher. En quinze, vingt minutes, on est tombés là-dessus. Il y avait eu quelques autres propositions, je ne me rappelle plus exactement lesquelles, mais quand on a trouvé Glauque, on s'est dit que c'était cool. Voilà, c'est venu assez vite !

**Rap ou pas rap ?**

À propos de ce que vous faites, dans votre bio "officielle", il est notamment question d'un « savant mélange de musique électronique et de rap à textes ». Ce qui fera peut-être tiquer ceux qui sont très stricts sur la définition de "rap". Mais vous, vous le revendiquez ?

On ne le revendique pas... Je pense qu'à chaque époque, on peut trouver un style qui n'est pas que de la musique, qui a plus de connotations. Il y a eu l'époque où le rock représentait bien plus que le style de musique. Tout comme il y a quelques années, quand on disait "variété française", il y avait aussi une connotation dans l'inconscient collectif, pour le coup négative. Ici, on est dans la génération - même si ça commence à se perdre petit à petit - où "rap" comprend bien plus que le style de musique en lui-même. C'est tout un message derrière. Il y a plein de styles qui ont des connotations en dehors de la musique et un peu plus sociétales. Nous, on ne se revendique pas du tout de ce sens-là, de tout le côté culturel du rap. Par contre, si on doit parler uniquement de musique, je pense que c'est ce qui s'en rapproche le plus. Rap, c'est peut-être ce qu'il y a de plus facile pour définir notre musique et ce qu'on fait, donc le terme ne me dérange pas. On aurait pu dire "mélange entre rap et chanson française", et en même temps on ne chante pas. Donc c'est compliqué, c'est l'enfer pour trouver les bons termes, parce qu'il y aura toujours des gens qui y trouveront à redire. Mais c'est sûr : on ne va pas se revendiquer de la culture rap, déjà parce que ce n'est pas la culture de tout le monde dans le groupe, et ce n'est pas non plus la musique que nous écoutons tous.

**Justement, puisqu'il est question de la culture musicale des uns et des autres dans le groupe, où situeriez-vous l'influence de la musique classique dans ce que vous faites, puisque deux d'entre vous sont passés par le piano au Conservatoire ?**

C'est compliqué à juger vu de l'intérieur quant à ce qu'on écrit. Par contre, quant au mode de fonctionnement, le fait que tous les musiciens du groupe ont un énorme bagage de musique classique, et du coup de connaissances techniques et musicales, facilite la tâche pour tout. Quand on maîtrise déjà bien sa partie en répétition, ça laisse plus de temps libre pour apprendre à interpréter et à tous bien jouer ensemble. On doit donc moins répéter... de manière bête et méchante, "s'entraîner" à jouer les morceaux. C'est surtout une aide à ce niveau-là. Et ça facilite la création au quotidien, c'est sûr, de ne pas tourner en rond, d'avoir une base solide.

**De quoi se nourrit l'univers de Glauque ? Dans quel genre de "décor" naissent les textes comme la musique ?**

Oh, c'est de la musique très nocturne, je crois. On crée tous beaucoup le soir. Et c'est une ambiance empreinte de notre mode de vie : on est tous un peu solitaires, à vivre plutôt la nuit, et dans une ville qui n'est pas super animée non plus. Mais je pense que c'est un mode de vie qui nous convient aussi. Tout tourne autour de ça d'ailleurs : même le nom de notre label, Écluse, renvoie à un endroit où on va souvent se balader, juste à côté de chez nous. Tout est un peu empreint de notre vécu, de près ou de loin.

**Que représente alors un groupe pour des artistes "un peu solitaires" ?**

Je ne pense pas que ce soit franchement différent. Par contre, dans le processus créatif, on a besoin de ces temps chacun de notre côté, pour rassembler un peu d'inspiration. C'est rarement quand on est à cinq dans une pièce que naissent des chansons en tout cas. C'est plus dans ce sens-là. Mais dans la vie de tous les jours, du groupe, ça ne change rien : quand on part en tournée, on n'a pas de mal à être les uns sur les autres. Enfin, pas pour le moment.

**Comment la manière de dire les textes, le rythme de la musique et ces espèces d'éruptions ou de "drops", comme dans Plane par exemple, sont-ils liés ?**

Les nouveaux morceaux sur lesquels on travaille procèdent plus d'une manière, mais pour ceux de l'EP, ça s'est fait un peu dans les deux sens. Certains titres ont été vraiment écrits en parallèle, j'écrivais un couplet et puis on composait une musique, puis un autre couplet et une musique, etc. Pour certains textes, la musique avait déjà été écrite, ou l'inverse. Sur cet EP, il n'y a pas vraiment de méthode très précise de création. Ça va un peu dans tous les sens.

**Entre "F" et "H"**

**Vous travaillez encore autant à l'arrache qu'au tout début ?**

Ben non... Déjà avec le confinement, on peut forcément s'y prendre plus à l'avance. Et même pour cet EP, on a pris le temps de réfléchir à tout. Surtout que notre deadline était celle que nous avions fixée. C'est différent des concerts passés, quand on n'avait pas le choix de faire telle ou telle chose pour une date précise. Ici, on a donc bien pris le temps de tout faire comme on le voulait.

**Il y a un an, un an et demi, vous disiez que Glauque était « encore complètement en construction » et que vous en aviez bien conscience. Aujourd'hui, vous en êtes où, dans cette construction ?**

Le fait qu'on puisse enfin "inscrire" un disque, un objet physique, un concept, nous libère de quelque chose. Je pense aussi qu'artistiquement, avoir pu y placer ces six morceaux nous a "libérés de notre passé". Enfin, de ce qu'on a déjà vécu. Et ça nous permet d'avancer sereinement sur la suite, sans crainte de perdre les gens en route ou de mélanger un peu différentes choses qu'on a pu faire. On a notre évolution, donc je pense que maintenant, tout est plus clair dans nos têtes, artistiquement en tout cas. Et même au niveau de l'organisation, on a un peu pris le pas sur ce qu'on attendait de nous et ce qu'il fallait faire. On a un peu plus conscience de ce qu'est le travail de musicien, aujourd'hui.

**À l'heure du tout numérique, l'objet disque, le support physique, à quelle valeur ?**

C'est comme pour ceux qui achètent encore des CD ou des vinyles, je pense que c'est plus un moyen de se rappeler et, tout comme pour nous quand on l'a enregistré, de l'inscrire dans le temps. "Ok, ce groupe-là existe, je le soutiens !" En fait, ça pourrait être n'importe quel objet du groupe, j'ai l'impression maintenant que ça représente une espèce de souvenir. Plein de gens achètent des vinyles mais ne les écoutent même pas, c'est juste pour avoir l'objet. Moi le premier, d'ailleurs : j'ai acheté des vinyles et je n'ai même pas de platine chez moi ! Bien sûr, tu auras toujours des gens qui préfèrent l'analogique, le vinyle, mais ça reste une minorité. Sinon pour nous, c'est quand même notre premier disque. Nous avons travaillé sur notre propre thème de couleur, sur le concept, et puis ça représente deux années de vie du groupe. Au-delà du fait que ce soit un CD ou un vinyle, effectivement, c'est avant tout deux ans de travail. Et la décision d'inscrire les bases de Glauque.

**Cet EP, vous le classez entre lesquels de ces vinyles que vous avez chez vous ?**

Ouf, bonne question... Je dirais après un disque de Franz Ferdinand, j'ai beaucoup écouté ça quand j'étais petit. Entre Franz Ferdinand et Hooverphonic. C'est marrant parce que ce ne sont pas vraiment des trucs qui ressortent directement dans notre musique, mais par contre, je sais que ce sont des groupes qu'on a tous fort écoutés, mon frère et moi, ça se tient. Ma mère était complètement fan de Franz Ferdinand, donc on n'écoutait que ça quand on vivait encore chez eux. Ça et les White Stripes, ce genre de trucs. Et Hooverphonic... On a vécu dans la même chambre, mon frère et moi quand j'étais petit, et c'est un truc qu'il écoutait souvent.

**Personnellement, la scène, vous vivez ça comment ?**

Je ne sais pas. Ce qui est sûr, c'est que ce n'est pas du tout réfléchi. Je pense de toute façon que ça se voit. C'est quelque chose de... délivré aux gens sans y réfléchir. C'est d'ailleurs un peu l'état d'esprit : un moment hors du temps, où je ne suis ni moi ni un autre. Il n'y a pas grand-chose qui me traverse la tête à ce moment-là, à part ce que je suis en train de faire. Mais je ne conscientise pas non plus. Finalement, c'est comme une pause dans la vie pendant 40 minutes, et puis après, on passe à autre chose. Avant, tu appréhendes, et après tu te rends compte. Mais pendant, il n'y a pas de ressenti clair, ou en tout cas systématique.

**Une idée de la manière dont Glauque pourrait avoir changé, quand viendra l'heure du déconfinement ?**

Ce qui est sûr, c'est que le premier concert qu'on refera après sera empreint d'énergie, d'envie d'y aller et de hargne. C'est sûr et certain, nous connaissant. Après, pour la suite, au vu de la situation, c'est un peu compliqué à imaginer. Je ne sais même pas non plus ce qu'on va avoir le temps de changer ou pas, ni si on va avoir le temps de répéter avant la reprise des concerts. On fera un peu à l'instinct. Mais le sentiment qui ressortira de ça, c'est sûr que ce sera une vraie envie d'y retourner. Enfin, déjà là, moi, c'est le seul truc qui me manque. Faire des concerts !

**Glauque**  
**Glauque**

Écluse



Glauque

Le concert des Nuits Botanique initialement fixé au 5 mai est reporté au 6 octobre.



Du F. dans le texte

Dans les loges avant la finale du concours en 2019.





# album # pop funk ©GREAT MOUNTAIN FIRE

# Great Mountain Fire

INTERVIEW: LOUISE HERMANT

Le quintette amateur de funk et de pop est de retour avec un troisième album plus solaire que jamais.

Un collectif qui fait des chansons simples. Les garnements du groupe bruxellois Great Mountain Fire se décrivent modestement. Leur toute dernière livraison, *Movements*, est cependant bien plus que ce portrait trop sommaire. Lumineux, vaporeux et éveillé, ce troisième album studio arrosé aux sonorités soul des années 70 reste avant tout "une carte d'accès" à la scène. Un moment où l'esprit de groupe prend tout son sens et où les cinq musiciens sentent leur musique vivre.

Votre album précédent a été enregistré dans le Théâtre américain à Bruxelles. Cette fois, vous vous êtes reclus dans une maison de campagne. Vous aviez besoin de changer d'air ?

Antoine Bonan : Depuis le début du projet, on bosse avec notre ami ingénieur du son, Julien Rauis. Pour

des questions de facilité, on a décidé d'enregistrer dans ses lieux à lui, dans sa maison d'enfance toute en bois à Hoeilaart et celle familiale au Coq. Il sait comment les faire sonner.

**Thomas de Hemptinne :** Ce sont des environnements que l'on connaît bien, où l'on peut s'isoler pendant quelques jours. C'est très important pour nous de prendre le temps d'enregistrer des morceaux. On a fait six à sept sessions, à chaque fois de quatre à cinq jours où on était tous ensemble, on vivait ensemble. On avait envie d'explorer de nouvelles choses.

Vous aviez déjà une idée en amont de ce que vous vouliez explorer ?

**TH :** C'est difficile de dire à l'avance ce que l'on veut, on préfère partir dans le noir. Sur ce disque, on avait toutefois envie de faire des morceaux que l'on va aimer jouer ensemble en concert, avec du groove, une base de batterie et de la soul et du funk dans l'âme. Quelque chose qui donne envie de taper du pied.

**Alexis Den Doncker :** On s'est aussi lancé le défi de continuer à faire des morceaux dansants mais sans beats, sans machineries électroniques. On avait envie de continuer à faire des concerts le soir, dans cet esprit de la nuit mais avec de vrais instruments, de la « vraie musique », dans le sens de la musique jouée et d'instruments interprétés et non programmés.

**Alexis Den Doncker**

« On a la sensation d'être dans une époque qui serait à l'image d'un fluide en train de s'écouler. »

La pochette du disque évoque le réchauffement climatique. Est-ce une thématique qui vous a aussi inspirés pour vos chansons ?

**AD :** On voulait aborder l'idée de mouvement sous toutes ses formes. On a la sensation d'être dans une époque qui serait à l'image d'un fluide en train de s'écouler. Le changement climatique est une des sous cases de ce mouvement dynamique global que l'on sent à différents niveaux. On n'a pas fait un album sur le changement climatique, c'est plutôt un état d'esprit.

**TH :** Chaque chanson parle du changement et du mouvement, avec ce qu'il y a de positif et négatif. Tout dépend de la perspective. On a une chanson sur quelqu'un qui a changé de sexe par exemple, il s'agit d'un changement. Cette personne-là a disparu, c'est encore un changement. On a des chansons qui parlent du manque, d'envie ou de déni de changement.

Votre album est-il politique d'une certaine manière ?

**AB :** Oui, d'une certaine manière. Tout ça est couvert de métaphores et tout est interprétable de différentes façons. Mais oui, je pense qu'il y a quelques prises de positions cette fois-ci. Cependant, on n'a pas cette volonté absolue d'être un groupe avec des prises de positions politiques, ça reste quand même notre bol d'air, on a envie que ça reste quelque chose de léger, ce n'est que de la musique même si c'est un bon moyen de faire passer des messages.



# album # folk pop ©GILLES DEWALQUE

# The Feather

TEXTE: JEAN-MARC PANIS

Pour son deuxième album sous la bannière *The Feather*, Thomas Médard a des choses à nous dire.

On avait laissé Thomas Médard il y a six ans, encore tout émoustillé que nous étions par son voyage intérieur qui s'appelait *Invisible*. Le revoici avec le majestueux et bien nommé *Room*. S'il lui fallait une excuse pour ce délai de livraison, il en a deux, très valables : la paternité et une maladie qui a bien failli lui coûter la vie. Il est attrayant d'écouter les choses à travers ce filtre car il faut se rendre à l'évidence ici : *Room* est le récit d'une aventure humaine. Celle d'un jeune homme revenu de contrées hostiles et effrayantes et qui prend la mesure de sa chance d'être encore là pour raconter son périple. Il le fait avec générosité sur cet album pas très "Compagnie Créole" et il le confesse volontiers : « C'est vrai, il y a beaucoup de noirceur dans ma musique, je ne peux pas concevoir de chansons sans accords mineurs. »

Alors que l'exercice pourrait prendre un tournant plombant, les détours pris par la production ravissent et colorent un constat d'actualité : il est bon d'être vivant. Les morceaux ont beau nous emmener loin

du bord, par mer peu calme, ils n'oublient pas que la musique pop est une affaire de dynamique. La production est enlevée et variée, des instruments à vent s'invitent, ajoutant une note cinématographique à l'ensemble (*Louder*), sans oublier la possibilité d'une insouciance (*Is it enough*), d'une danse lente et de la démarche : raconter la douleur et la complexité d'expériences riches et douloureuses à la fois, sans se départir d'un groove qui emporte l'ensemble. Thomas précise : « Ce que je retiens de cette expérience, c'est que rien n'a pu m'empêcher de faire de la musique... Elle a été ma bouée et le meilleur des médicaments. » Ça doit être ça, l'élégance pop. Et c'est en tout cas celle de *The Feather*.



The Feather Room (PLAS)



# ambient # trilogie ©KIKA

# Prairie

TEXTE: DIDIER STIERS

Marc Jacobs écrit une nouvelle page de son projet solo, deux ans après *After the Flash Flood* et cinq après *Like a Pack of Hounds*. Atmosphère, atmosphère...

Passé par le Recyclart, responsable des escapades électroniques de Bozar et contributeur avéré au rayonnement musical et chlorophyllesque du festival Deep In The Woods, Marc Jacobs met un point final à sa trilogie avec *And the bird said: cut me open and sing me*, en août chez Denovali. Jusque-là, ses explorations étaient dirigées par certains instruments : « En particulier la guitare, manipulée ou non, qui était un élément catalyseur des compositions. Ici, j'ai cherché à travailler le son autrement, j'ai beaucoup plus expérimenté avec des sons électroniques, d'autres techniques d'enregistrement, via l'utilisation de synthés analogiques, de pédales d'effets pour guitares, d'amplis divers »

Pensez "ambient", "drone", pensez "paysages" dont la désolation n'est jamais qu'apparente. Si l'on entend cette note martelée tout au long de *Boys First Kill*, tel un glas menaçant, ici et là, le field recording vient réchauffer le voyage, jetant des touches de couleur, de nature renaissante

dans les textures synthétiques. « Le texte que j'ai écrit pour *Cut me open* constitue la moelle épinière du disque. Un scénario où différentes espèces d'oiseaux mènent la danse, et où chaque track est un chapitre du vol. »

Marc Jacobs a toujours utilisé le field recording : « Mais il a pris une place plus importante, il contamine le sens de l'écoute totale du disque. Cet entrelacement entre la musique et le son/field recording correspond de plus en plus à mon écoute personnelle. Il crée des correspondances et alliances entre des images sonores que j'ai dans la tête. Pour moi, ces sons contribuent à l'approche cinématographique des compositions qu'on retrouve dans tous mes disques. » Pour la petite histoire, ceux qu'on entend cette fois ont été enregistrés en Camargue et au Nicaragua, dans la forêt d'Indio Maiz, par Khristine Gillard (qui signe aussi l'artwork de *Prairie*) pendant le tournage de deux de ses films. Les oiseaux de *Facing The Laccadive* viennent du Sri-Lanka. Envol pour l'ailleurs...

# Caballero & JeanJass

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Jamais à court de vanes, Caballero & JeanJass se surpassent dans la 3<sup>e</sup> saison de *High & Fines Herbes*. Animateurs vedettes de leur émission – toujours dédiée à la cuisine et aux vapeurs magiques –, les deux rappers enchaînent les blagues potaches, tout en distribuant des longues feuilles à leurs invités de marque. Prétexe à une mixtape bourrée d'énormes collaborations !

La 3<sup>e</sup> saison de *High & Fines Herbes* est un délice. Pour comprendre la recette du succès, il convient de remonter la ligne du temps. Créée en 2017 par Caballero & JeanJass, l'émission voit le jour sur YouTube. Quelque part entre les capsules culinaires du rappeur new-yorkais Action Bronson (*Action in the Kitchen*) et *Les Recettes Pompettes* – émission de variété où des célébrités préparent des petits plats dans un état d'ébriété avancé –, *High & Fines Herbes* trouve sa voie lorsque les Bruxellois rencontrent Jean-Baptiste Bonhomme, un cuisinier originaire de la région dijonnaise. « C'est lui qui a trouvé le nom et le concept de notre émission », confie JeanJass. Bien motivés par les idées du Français, les rappers l'embarquent à Bruxelles et mijotent des repas à base de cannabis dans la cuisine de leur manager. « C'était un plan à l'arrache. En gros, on se filmait en train de fumer dans un divan et puis, complètement défoncés, on essayait de reproduire les recettes concoctées par Jean-Baptiste avec un invité. » Malgré son côté amateur, l'émission remporte un franc succès. À tel point qu'au moment d'aborder la deuxième saison, le duo est contacté par un média bien établi : « Le magazine *Vice* souhaitait diffuser notre bazar via *Viceland*, sa branche télévisée. C'est comme ça que nous avons fait la connaissance du réalisateur Romain Moriconi avec qui nous partageons un humour très con, dans l'esprit des *Robins des Bois* ou des *Nuls*. Cette seconde rencontre s'avère déterminante. » L'apport du réalisateur propulse en effet l'émission dans une nouvelle dimension.

Sortie aux premiers jours du confinement, la saison 3 est produite par HKCorp, société détenue par les musiciens des groupes Pleymo et Enhancer. Depuis leurs années nu-metal, ceux-ci se sont reconvertis avec succès dans la production de clips pour les plus gros vendeurs du marché (de Skrillex à Booba en passant par Julien Doré). Cette fois, *High & Fines Herbes* se joue au croisement de la télé-réalité, d'une émission culinaire et d'un concours de fumeurs de weed. « Cela correspond enfin à ce que l'on imaginait quand on s'est lancé dans ce délire », assure JeanJass. « Parodier des programmes de télé-réalité et des émissions de jeux comme *Fort Boyard*, c'était l'occasion d'exploiter nos envies les plus farfelues. » Au cœur de la saison 3, une véritable compétition oppose six candidats triés parmi les plus gros fumeurs de France et de Navarre. Pendant une semaine, les caméras suivent ces joyeux drilles dans une villa de



©ROMAIN GARCIN

la banlieue de Barcelone. « Pourquoi enregistrer là-bas ? Parce que les lois en matière de cannabis y sont assez souples. La Catalogne est la Californie européenne. La famille de Caballero est originaire de la région, nous avons donc des contacts et connaissons les adresses des meilleurs clubs pour obtenir une herbe bio de première qualité. Et puis, il fallait envoyer du rêve. Dans un chalet, à Marcielle, sans piscine ni soleil... » À chaque épisode, de nouveaux invités surgissent dans la villa. Lomepal, Roméo Elvis, Oxmo Puccino ou BigFlo & Oli délirent ainsi en compagnie des compétiteurs Youv Dee, Senamo, Di-Meh, Luv Resval, Alkpote et SlimKa. Chaque jour, ceux-ci passent des épreuves riches en THC afin d'emporter un maximum de longues feuilles. Au terme de la compétition, le vainqueur décroche le titre du « poumon d'or » avec, à la clé, non pas une médaille, mais un véritable bijou : une chaîne en or (qui brille) capable de supporter le poids d'un pendentif à l'effigie d'un joint roulé dans les règles de l'art.

## Le banana spliff

Quand tout le monde a trop fumé, les estomacs crient famine. Entourés par les invités du jour, Caballero & JeanJass suivent les recettes édictées par Jean-Baptiste Bonhomme. Entre poêlons et casseroles, les ingrédients sont toujours épicés de cannabis. De l'entrée au cake, tout ce qui se cuisine ici est un peu « space ». Faut-il, dès lors, voir *High & Fines Herbes* comme une apologie des drogues douces ? « Nous présentons le cannabis comme un truc cool. Notre but est de faire rire, mais aussi d'ouvrir le débat. Comme pour l'alcool, la présence de la marijuana au sein de la société ne peut plus être un sujet tabou... » Au registre santé publique, ICO et Lomepal sont les premiers convives non-fumeurs de l'aventure. Autre nouveauté : la présence de Liza Del Sierra, actrice et première femme invitée à rouler des joints. « Les filles sont encore sous-représentées dans le rap », constate JeanJass. « Il était donc essentiel de montrer que les meufs sont là, que certaines fument et qu'elles se marrent bien avec ce genre de divertissement. La saison 3 témoigne de l'évolution des mentalités. En cela, la présence de Benjamin Chulvanij est significative. Le boss du label Def Jam Recordings a cinquante ans. Ce n'est pas un adolescent. Toutes les générations sont représentées. »

## Du poumon au disko d'or ?

La saison 3 de *High & Fines Herbes* sert aussi de prétexte à l'enregistrement d'une nouvelle mixtape. « Toutes les personnes qui apparaissent au casting sont à nos côtés sur le disque. Mais il y a aussi des collaborations bonus. » Le single *Un cadeau*, avec Roméo Elvis et SlimKa, a vu le jour à Barcelone. « C'est le seul titre qui est né là-bas », précise JeanJass. Du reste, la mixtape n'entretient aucun lien direct à l'émission. « On se voyait mal composer vingt-cinq morceaux sur le thème de la weed et de la cuisine », plaisante-t-il. « Avant d'être des divertisseurs, nous sommes des rappers. Cela implique d'apporter un soin tout particulier au processus créatif. De l'écriture aux productions, l'idée était d'abord d'enregistrer de bonnes chansons. » Durant l'interview, JeanJass n'oublie jamais de rappeler que *High & Fines Herbes* est la meilleure émission du monde. « C'est évident ! Ce divertissement casse les codes de la télé-réalité. En plus, il y a des rappers drôles et super connus. Il y a les meilleurs produits disponibles sur le marché alimentaire et les meilleures drogues douces d'Europe. Nous avons réussi à faire une nouvelle recette avec des ingrédients que tout le monde connaît. C'est une belle performance, non ? »

## Caballero & JeanJass High & Fines Herbes

Universal



# Chouk Bwa & The Ångströmers

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Trances, danses et croyances mystiques culminent dans les morceaux de *Vodou Alé*. Fruit d'une rencontre entre le collectif haïtien Chouk Bwa et un duo de producteurs bruxellois (The Ångströmers), ce chef-d'œuvre célèbre l'union de la technologie et des rythmes primitifs : une bénédiction.

Certaines acquisitions bouleversent le cours d'une vie. En achetant une montagne de légumes dans un marché bio à l'hiver 2014, Michael Wolteche ne se doute pas encore qu'il vient d'activer Chouk Bwa & The Ångströmers. « Quand je l'ai vu avec ses courses, je lui ai demandé ce qu'il comptait faire de tout ça », se souvient l'ingé-son Frédéric Alstadt. « Il m'a expliqué qu'il devait nourrir des musiciens haïtiens dont il était le manager. » Fasciné par les musiques traditionnelles, Fred Alstadt saisit la balle au bond en proposant les services de The Ångströmers. Le duo électro qu'il forme avec son complice Nicolas Esterle dispose en effet d'un studio d'enregistrement. « Nous avons fait une session avec eux. Puis, nous sommes partis mixer les bandes dans notre studio. » Au lendemain de cette collaboration, l'envie d'associer les rythmes traditionnels de Chouk Bwa à la modernité des productions du duo bruxellois est là. Seulement voilà, rien n'est prêt. Les Haïtiens se concentrent alors sur la sortie d'un premier disque. Au printemps 2017, les Belges s'envolent finalement pour Haïti. Destination Gonaïves. Berceau de l'indépendance, la troisième ville du pays est l'antre de Chouk Bwa. « Nous avons enregistré là-bas, dans un bar de brousse perdu au milieu des bananiers », raconte Nicolas Esterle. De retour à Bruxelles avec les enregistrements dans leurs sacs à dos, les deux bourlingueurs s'attellent à la production du disque. « Malheureusement, la qualité du matériel

audio était insuffisante. » La maquette est toutefois envoyée à quelques labels, dont Bongo Joe Records. Installée à Genève, la maison de disques explore les richesses musicales du monde. Artistes cultes (Alain Peters...) et ambassadeurs des sonorités venues d'ailleurs (Altin Gün...) y sont dorlotés. Viennent désormais s'ajouter Chouk Bwa & The Ångströmers avec leur album *Vodou Alé* (traduisez "Le vaudou s'en va"). « Ce titre découle de la chanson d'ouverture : elle évoque les erreurs d'interprétation associées au vaudou, tout en pointant les errances politiques en Haïti. » C'est que les textes écrits en créole par le chanteur Jean-Claude « Sambaton » Dorvil se fauillent entre réalité et superstitions mystiques. Sous la transe, chaque chanson offre systématiquement deux niveaux de lecture. Conçues au plus près des rythmes traditionnels, les neuf chansons du disque flirtent avec le dub et autres pulsations électroniques. « Avant tout, nous avons respecté l'esthétique de Chouk Bwa », indique Fred Alstadt. « Ligoter des joueurs de tambour à une boîte-à-rythmes, c'était hors de question. Il fallait éviter de coloniser leurs traditions. Il s'agit d'abord d'une démarche spirituelle. » Ainsi, la musique de Chouk Bwa & The Ångströmers se joue-t-elle à la croisée des temps. Entre passé et présent, les technologies se synchronisent aux rythmes de cette transe primitive, ancrée au cœur des cérémonies d'un peuple et des rites du vaudou. C'est beau, puissant, terriblement envoûtant.



# album

# rock

©MICHAEL ROEMERS

# The K.

TEXTE : DIDIER STIERS

Il aura fallu attendre cinq ans pour pouvoir jeter une oreille et même les deux sur un nouvel album signé The K. Mais ces garçons furent fort occupés par des projets parallèles ! Récemment, eux aussi ont eu à se plier aux conséquences de la crise sanitaire : *Amputate Corporate Art*, le disque en question, est sorti en plein confinement. Pour les concerts, on attendra encore un peu...

**A**u commencement, c'est-à-dire du côté des années 2010, était The Kerbercrawlers, vite devenu The K. On vous l'accorde : c'est autrement plus simple à retenir et graphiquement intéressant. Deux albums énervés plus tard, le trio liégeois a quelque peu changé, affichant aujourd'hui un nouveau visage. « Le bassiste avec lequel j'ai monté le groupe à l'époque n'est plus là, commente Sébastien von Landau (guitare, chant). Même si on a eu quelques dates ces trois dernières années, on ne s'est quasiment pas vus pendant deux ans et demi. On a pris du temps pour monter nos projets respectifs. Bert (Bert Minnaert alias Sigfried Burroughs, batterie – ndlr) a travaillé avec Ommens, et moi avec Wyatt E. quand l'album est sorti (il joue désormais aussi avec Cocaine Piss – ndlr). Et puis on s'est retrouvés avec l'envie quand même de donner suite à *The K*. Peut-être d'une manière différente maintenant que la dynamique est différente. Greg (Grégory Mertz, aka Danger, basse – ndlr) s'est très bien intégré, et on a vraiment composé un album à trois. Dans le garage, comme on le faisait auparavant, mais en se disant qu'on ne mettrait pas de barrière dans ce qu'on allait vouloir faire. Notre parti pris, c'était justement de ne pas en prendre. »

*Amputate Corporate Art* fait suite à *My Flesh Reveals Millions Of Souls* sorti en 2012 et *Burning*



The K.  
*Amputate Corporate Art*  
Autoproduction

*Pattern Etiquette* paru en 2015. De l'un à l'autre, on sent à chaque fois une volonté de ne pas rester figé, d'ajouter quelques expériences à l'ADN du groupe. Sur le petit dernier qui a toujours quelques racines plantées dans les nineties, on découvre ainsi une compo calme (*Everything Hurts*) et des choses très punks (comme l'uppercut *The Rougher Aspects Of Love*). « C'est surtout un album pour lequel on s'est dit qu'on allait l'enregistrer une fois qu'il était enregistrable. L'écriture, de la musique comme des textes, s'avère plus mature. Pour la première fois, je suis sorti du studio en me disant : Je pense qu'on a fait un bon album. C'est mon point de vue, Bert aura une approche différente, mais le studio, pour moi, ce n'est pas un plaisir. Avec *The K* en tout cas. Parfois on composait encore ou on changeait des textes sur place. Cette fois-ci, l'album était écrit, maquetté comme il allait être enregistré. »

Sébastien Von Landau

« Ce qui devait être plus violent le serait, ce qui devait être plus calme le serait, et si on avait envie de faire une ballade, eh bien on ferait une ballade ! »

**Jamais sans son slip**

The K. n'a jamais été avare de titres imprimant la rétine à la lecture et dégageant quelque chose de radical dans l'esprit. *Amputate Corporate Art*, donc... Comme une manière de marquer le changement : « On est tous trentenaire aujourd'hui, c'est un troisième album, la tournée précédente a été géniale mais très éprouvante, on s'est séparés des personnes avec qui on était à l'époque... On s'est dit qu'on ne pouvait pas revenir avec encore la même chose. Il fallait qu'on s'affirme dans notre radicalité. Ce qui ne veut pas dire qu'on devait être plus violents dans la musique : ce qui devait être plus violent le serait, ce qui devait être plus calme le serait, et si on avait envie de faire une ballade, eh bien on ferait une ballade ! » Et des morceaux rattrapés par l'actualité. Tel *The Future Is Bright*, en écho à cet autre single qu'est *Shit Day*... « Au départ, je ne suis pas quelqu'un d'hyper positif, qui a de bons espoirs pour la suite. Peut-être que l'actualité très récente vient un peu l'oblitérer, mais j'ai l'impression qu'on est dans une époque où tout doit être génial, présenté sous son meilleur jour. Mais non, parfois il manque aussi du contenu ! »

Celui d'*Amputate Corporate Art* se découvre sous un très beau... slip ! Plus de dessin, plus d'illustrateur cette fois, le trio a opté pour une pochette sur laquelle figure le caleçon que tous ceux qui ont déjà vu The K. en live connaissent bien ! C'est que leur designer, Thierry Tönnies, avait l'impression que les pochettes précédentes ne reflétaient pas du tout l'imagerie du groupe. « Il y a ce slip que tu portes tout le temps, on va en faire un ready-made ! Une pièce de Duchamp quoi, ce qui fait écho à l'art corporate que Duchamp a complètement crucifié au début du 20<sup>e</sup> siècle. Bon, on est bien conscients qu'on ne fait pas de l'avant-garde. Ce n'est pas l'art en soi qu'on ampute, c'est un peu le "nous" d'avant. »



# jazz

# beethoven

©AUBERGINE ARTIST MANAGEMENT

# Aka Moon

TEXTE : DOMINIQUE SIMONET

Sans qu'il ne soit jamais question de variations, Aka Moon s'inspire de la dernière *Sonate pour piano, numéro 32*, de Ludwig van, pour faire son propre *Opus III*. Le vent libertaire et jazzy qui souffle sur cette œuvre tombe à pic pour le trio et ses trois invités. N'empêche, il fallait un déclic...

**R**ien n'arrête Aka Moon, il faut juste que ce soit le bon moment. Le titre, *Opus III*, est on ne peut plus clair. Fabrizio Cassol, ses deux acolytes et leurs trois invités ont été puiser leur inspiration à la source beethovenienne, et pas n'importe laquelle : cette *Sonate pour piano numéro 32 en ut mineur* est considérée comme révolutionnaire, en tant qu'ouverture à une modernité qui est aussi celle du jazz.

**Pas un coup d'essai**

Embrassant le monde de la musique, Aka Moon et Fabrizio Cassol n'en sont pas à leur coup d'essai : après le *Scarlatti Book* (2015), il y eut *Requiem pour L.* (2018), qui emmène Wolfgang Amadeus aux confins du jazz comme des musiques africaine et indienne. Maintenant, c'est au tour de Ludwig van. « *L'Opus III* traîne dans mon tiroir de pensée depuis mes vingt ans, à l'époque du Conservatoire de Liège », explique le saxophoniste et compositeur. Un monument, une narration, un basculement. « Pour toucher à quelque chose comme ça, il faut une accumulation de raisons émotionnelles, jusqu'au moment où arrive une grande raison... un déclencheur. »

**L'Afrique, l'Amérique noire, l'Europe musicale**

*She Talks to Beethoven*, de la dramaturge africaine-américaine Adrienne Kennedy, fut le catalyseur. Cette nouvelle met en scène un couple d'écrivains noirs américains qui se retrouve en 1961 au Ghana, quatre ans après l'indépendance du pays de l'ouest africain.

Aka Moon  
*Opus III*  
Outhere / Instinct



Quand le mari disparaît, la femme se console en écoutant la radio, l'animation des rues d'Accra et la correspondance de Beethoven, à un moment où celui-ci termine l'écriture de *Fidelio*, son seul opéra. L'Afrique, un couple africain-américain, un Européen géant musical, « j'aimais bien ce triangle », explique Fabrizio Cassol. L'un des fondateurs d'Aka Moon, groupe qui tient son nom d'un peuple de Pygmées nomades, dit se sentir « concerné par tout ce qui se passe en Afrique. Fait rare, le rôle consolateur d'un artiste occidental dans une situation post-coloniale en Afrique est plein de sens pour moi. »

**Une nouvelle dimension**

« Lorsqu'on touche à une musique de répertoire emblématique comme celle-là, on pourrait s'attendre à un album de variations musicales, ce que j'écarte absolument », poursuit le saxophoniste. À la fois simple et risquée, cette approche ne faisait pas le poids par rapport à la dimension symbolique révélée avec la nouvelle d'Adrienne Kennedy. En cheville avec les deux autres membres d'Aka Moon, Michel Hatzigeorgiou (basse) et Stéphane Galland (batterie), Fabrizio Cassol explique le concept à Fredy Massamba, chanteur et auteur-compositeur congolais (Brazza), originaire de Pointe-Noire, ainsi qu'au jeune accordéoniste portugais João Barradas et au pianiste belge Fabian Fiorini. « Prendre des citations de la *Sonate Opus III* et les incorporer était un casse-tête ingérable. Certains passages devaient être là, mais pas juste dans le style beethovenien. » En est née une sorte d'histoire musicale et onirique en douze thèmes, inspirés tant par la nouvelle d'Adrienne Kennedy que par la célèbre sonate.

**Le Beethoven noir**

Deux de ces thèmes, *Bee is Black* et *The Black Spaniard*, interpellent car il y est fait allusion aux prétendues racines africaines de la famille Beethoven, via des liens bien réels entre la Flandre et l'Espagne colonisée par les Maures. « On l'appelait l'Espagnol noir, relève Fabrizio Cassol, et son *Opus III* est soupçonné de receler les prémices du jazz dans le deuxième mouvement. » On y entend effectivement quelque chose qui, rythmiquement, a des airs de boogie-woogie ou plus encore de ragtime. Ce passage particulièrement mouvementé a inspiré directement le dernier thème, la coda de l'album d'Aka Moon, *Towards the Stars with Ludwig*, sur lequel Fabian Fiorini joue en solo. « Il s'inspire de ce passage plus jazz de Beethoven. C'était impossible de dire qu'on touchait l'*Opus III* sans qu'il y ait une réflexion d'Aka Moon sur ce fameux passage plus boogie-woogie. Là, Fabian pouvait être en face à face avec le piano et cette sonate en point de mire. Pianiste tellement énorme dans sa façon d'orchestrer l'instrument, il pouvait exprimer ce qu'il est pleinement. » Apparaissant de temps à autre en filigrane jusque-là, l'*Opus III* fait surface à la fin, dans un vrai dialogue. Entre-temps, symbolisant aussi l'éclatement de la forme traditionnelle de la sonate, cette *numéro 32* de Ludwig van aura accompli, via Aka Moon and Co, son œuvre libératoire et ô combien inspirante.



# découverte # pianiste des lumières ©ANTOINE PORCHER

## Cassandra Marfin

TEXTE : STÉPHANE RENARD

Caractère trempé et toucher aérien, la jeune pianiste Bruxelloise déroule son clavier entre « plumes et lumières », du Conservatoire à Messiaen.

Défendre la musique d'Olivier Messiaen, à 26 ans, ne manque pas d'audace. Car voilà un compositeur dont on parle souvent mais que l'on joue peu. « *Et c'est injuste* », s'enflamme Cassandra Marfin qui, en février dernier, le défendait brillamment au Festival Propulse Classique. Venue au piano dès l'âge de 7 ans – « *les touches du piano de ma grand-mère fascinaient la gamine que j'étais* » –, la jeune Bruxelloise formée au Conservatoire de Bruxelles par Éliane Reyes et Dominique Cornil aligne déjà de sympathiques faits d'armes. Parmi eux, le 1<sup>er</sup> prix en 2016 au Concours Hurlait-Dapsens en trio et le 2<sup>e</sup> prix du Concours Honda.

Revenons à Messiaen... « *Au Conservatoire, j'avais réalisé un petit mémoire sur son Quatuor pour la fin du temps. Cela m'a donné envie de jouer des extraits du Catalogue d'oiseaux en fin de master. Son univers est passionnant, mais il faut le désacraliser, ce que je fais dans mon récital commenté, intitulé Plumes et lumières. Le public est*

*toujours surpris de découvrir que ce compositeur n'a rien d'indigeste.* »

Mais quelles sont donc les clés ? Cassandra en voit trois : « *Une inspiration puisée dans Wagner et Debussy. Un rapport à la nature très particulier, avec la retranscription de chants d'oiseaux. Et puis bien sûr une foi profonde. Bien qu'athée, sa spiritualité me parle. Il faut s'en imprégner pour jouer pleinement sa musique.* »

D'autres compositeurs fétiches, malgré tout ? « *Bien sûr, à commencer par Bach, qui fait tellement de bien ! Mais j'aime aussi la musique française, surtout Ravel et Saint-Saëns. J'ai également eu une période Scriabine...* »

Cassandra n'en savoure pas moins tout autant la musique de chambre. Issus des amitiés nouées au Conservatoire sont ainsi nés le duo Oxymore (avec la violoncelliste Aurélie Diebold) et le duo Galatea avec la flûtiste Adèle Legrand, que l'on devrait retrouver l'an prochain dans un conte musical plébiscité par les Jeunesses Musicales.



# album # arménien ©NICOLAS DRAPS

## Quatuor Akhtamar

INTERVIEW : STÉPHANE RENARD

Franche réussite pour le premier CD du quatuor Akhtamar : technique brillante, couleur personnelle, cohésion parfaite. Une belle promesse d'avenir pour cet ensemble né au Conservatoire de Bruxelles et dont le disque initiatique offre une passionnante plongée au cœur de la musique arménienne. Passée et présente.

Elles ont été formées auprès des meilleurs – Guy Danel, Quatuor Artemis... Elles savent ce qu'elles veulent – la quête du son parfait. Elles sont éclectiques – de Haydn à Cage en passant par la création contemporaine. Et elles ont attendu le temps qu'il fallait – elles sont professionnelles depuis six ans – pour graver leur disque fondateur. Lequel sera pour tous ceux qui ne les ont jamais entendues sur scène, une vraie découverte, tant sur le plan de leur musicalité que du répertoire. Le choix de cette « légende arménienne » a en effet été inspiré au quatuor par les racines familiales de Coline Alécian, premier violon : *Mon grand-père, violoncelliste arménien, avait participé en France au premier enregistrement des miniatures du Père Komitas. Cette œuvre m'a toujours accompagnée. Lorsque nous avons lancé le quatuor, j'ai proposé cette musique magnifique mais peu connue, et mes partenaires ont tout de suite accepté.*

Komitas - Eugénie Alécian Légende Arménienne Akhtamar Quartet Cypres Records



D'où le nom du quatuor...

... qui évoque la légende arménienne d'Akhtamar. La princesse Tamar vivait sur une île au milieu du lac Van, que son soupirant rejoignait chaque nuit à la nage, guidé par la lumière qu'elle allumait. Jusqu'au soir où son père la surprit, brisa la lampe et provoqua la noyade

du jeune homme. Lequel, en sombrant, aurait crié « Ahk Tamar », Oh ! Tamar...

Qui était le Père Komitas, dont vous nous offrez les miniatures ?

C'était un prêtre arménien né en 1869. Il a fait un remarquable travail d'ethnomusicologie en recueillant les thèmes populaires des chants et des danses dans tout le Caucase, et pas seulement en Arménie. Cela dit, ses miniatures ont été arrangées par le violoncelliste arménien Sergei Aslamazyan, décédé en 1978. Il nourrissait une véritable passion pour Komitas et le patrimoine musical qu'il avait pu préserver avant le génocide. Il admirait d'ailleurs tellement Komitas que sur les partitions, il lui attribue toujours la paternité de ces œuvres, alors que ce sont en fait ses propres transcriptions. Il en est le vrai compositeur.

La seconde œuvre à découvrir sur votre CD est une création de la pianiste Eugénie Alécian, qui vous a dédié un « quatuor arménien »...

C'est une pièce qui nous parle d'autant plus que la compositrice nous connaît bien et s'est inspirée de nos caractères et de nos personnalités pour le composer. Une expérience unique...

Coline Alécian

« Nous savons que la route d'un quatuor est longue. En fait, un quatuor n'arrête jamais de se perfectionner. »

À propos de tempéraments, un quatuor est une famille. La recette de votre entente ?

Comme nous sommes quatre solistes dont le son ne peut naître que de notre parfaite complicité, nous la renforçons avec une coach. Elle nous prépare mentalement et physiquement, mais développe aussi notre communication interpersonnelle. C'est essentiel car toute décision est prise à l'unanimité.

Et si vous deviez définir le rôle de chacune ?

Comme me l'a dit un jour un professeur, un quatuor est comme une bouteille de vin. Le violoncelliste représente la bouteille et le bouchon. Le second violon et l'alto composent le vin. Et le premier violon l'étiquette. C'est très vrai. Le violoncelle soutient le tout. Le milieu fait la qualité et la justesse du son. Et le premier violon, mis en avant avec des traits virtuoses, est surtout là pour attirer l'oreille car ce qui est intéressant, c'est tout ce qu'il y a derrière !

Vous avez longuement mûri ce CD. C'était une véritable quête de la perfection ?

Absolument ! Nous avons eu la chance de l'enregistrer au Concertgebouw de Bruges et nous l'avons fait sans partitions. Nous voulions vraiment jouer d'instinct. Nous savons que la route d'un quatuor est longue. Nous suivons d'ailleurs en ce moment des master classes à l'Institut Haydn de Vienne, le graal pour travailler Haydn et Beethoven avec des Viennois. En fait, un quatuor n'arrête jamais de se perfectionner. C'est la formation la plus exigeante qui soit. Mais quel répertoire !



# anniversaire # folk jazz ©FRANÇOIS-XAVIER MARCIAT

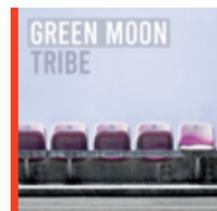
## Green Moon Tribe

TEXTE : JACQUES PROUVOST

Green Moon, fête cette année ses 10 ans d'existence et a décidé, pour marquer le coup, d'augmenter la voilure.

Le trio devient sextette et s'appelle désormais Green Moon Tribe. Rencontre avec Lorcan Fahy, l'un des principaux leaders de la tribu. « *Ça s'est fait tout seul et naturellement, nous dit ce dernier. En 2017, on avait invité nos nouveaux amis et cela a ouvert des pistes. On est un peu sorti du côté folk pour aller vers un esprit plus jazz aussi. On a réparti les rôles différemment. En trio, quand il y a un solo de guitare, on perd l'harmonie et quand la contrebasse prend un solo, on perd la rythmique. Ici il y a deux mélodistes en plus et une batterie qui assied le tout, ça change tout.* » Si les couleurs se sont enrichies, l'esprit est resté. « *La musique celtique, c'est mon accent, continue Lorcan, mais chacun a le sien dans le groupe, qu'il soit blues, folk ou jazz. Le mélange fonctionne et donne quelque chose de très personnel.* » Sur ce nouvel album, on découvre 11 morceaux tous écrits par Lorcan à l'exception de Nemeqy, écrit par Théo Crommen (guitare) et une reprise du groupe de jazz islandais

ADHD : London Út. Il en résulte un album plein de fraîcheur, plein de libertés et de groove qui font voyager l'auditeur hors des sentiers battus. « *Je m'inspire de musiques qui n'ont rien à voir avec le folk, ajoute Lorcan. La fin d'une sonate de Ravel ou un thème de Roy Hargrove ou de Sam Bush. Je jamme dessus à la mandoline en chantant des lignes mélodiques et je trouve des choses. J'amène ça au groupe et on fait les arrangements en famille.* » Cette cohésion et cette sincérité se ressentent dans ce disque totalement autoproduit. « *C'est plus intéressant pour notre type de musique. En plus, on a une structure (Fragan) qui nous le permet. Et puis, on a gardé notre ingé-son, Johann Spitz. On ne s'appelle pas Tribe par hasard.* »



Green Moon Tribe, Fragan



© DR

# Pierre Villeret

## Tête de jazz

PORTRAIT : DOMINIQUE SIMONET

Depuis le 1<sup>er</sup> avril, sans blague, Pierre Villeret dirige le label belge Igloo, spécialisé en jazz. Entré en fonction en pleine crise sanitaire, cet Angevin est rompu à la diffusion numérique, toujours peu lucrative, où, selon lui, « il n'y a pas de solution miracle » mais « un ensemble de petites choses à faire ». Du Palais des Papes à la place du Châtelain, parcours.

**N**ouveau directeur du belge label Igloo depuis peu, Pierre Villeret est originaire d'Angers, dans l'ouest de la France. Le jazz, il l'a découvert vers l'âge de 15 ans : « Ça a changé ma vie », dit-il. D'abord, il se destinait à devenir musicien, guitariste suite à une passion reinhardtienne tenace, mais, par le hasard des rencontres, il a découvert le métier d'organisateur de spectacles. Cela l'a décidé à reprendre des formations. Dans ce cadre, a lieu son premier contact avec la Belgique, entre avril et juillet 2002, comme stagiaire polyvalent aux Lundis d'Hortense, association belge des musiciens de jazz.

Le premier et donc pas le dernier. Après avoir dirigé pendant huit ans l'association rémoise Djaz51 ainsi que Vents d'Est, structure de production de disques et de concerts comme le fameux Reims Jazz Festival, Pierre Villeret s'est retrouvé à la tête de l'Association pour le Jazz et la Musique Improvisée (AJMI), en Avignon. Avec pour voisin d'en face, le Théâtre des Doms, chargé de promouvoir les artistes de la Fédération Wallonie-Bruxelles. À ce titre, il y eut plusieurs partenariats entre l'AJMI et les Doms, comme lors de l'événement Têtes de Jazz qui, de 2013 à 2017, a permis à des artistes belges invités de se produire dans le cadre du Festival d'Avignon.

### Un label entièrement dématérialisé

Avignon où l'association a aussi une activité de label, AJMiSeries, créée en 2000 « et qu'on a diversifiée en présentant des disques avec des pochettes sérigraphiées. » Autre initiative originale et novatrice, le label AJMiLive, dédié à des enregistrements dans la salle avignonnaise, uniquement dématérialisés et audiophiles, avec une distribution commerciale mondiale et un travail graphique de pochette. On y trouve notamment le saxophoniste Manuel Hermia et le batteur Teun Verbruggen au sein de L'Orchestra Nazionale della Luna, enregistré le 1<sup>er</sup> décembre 2017 (AJMiLive #25).

Dans ces conditions, « atteindre le niveau audiophile dépend de la haute qualité du fichier, du master réalisé avec un ingé son, Bruno Levée, qui a développé la captation en haute définition, explique l'Angevin. Ensuite, c'est mixé et masterisé comme tous les enregistrements que l'on peut trouver. »

### Un scandale!

La question de la numérisation est bien sûr cruciale pour la diffusion de la musique. « Malheureusement, le numérique ne garantit des revenus ni aux artistes, ni aux producteurs, relève le nouveau patron d'Igloo, c'est assez scandaleux, seul le passage de disques est lucratif. » Alors, que ce soit dans la production de masse ou dans un marché de niche, tout le monde cherche des pistes. « Il n'y a pas de solution miracle, mais un ensemble de petites choses à faire. C'est l'enjeu du moment. Les outils développés sont intéressants, voire passionnants. Il y a un travail sur l'objet et sa distribution. Comment arrive-t-on à l'acheteur? Penser les objets, traditionnels ou pas, cela reste à imaginer. »

### Rien ne vaut le contact direct

Pierre Villeret a pris ses fonctions en pleine crise sanitaire, avec le confinement généralisé à la clé. « Même si beaucoup de gens essaient de faire la même chose en ligne qu'en direct, l'échange lui-même est difficilement remplaçable. Il est essentiel. Une activité de label ne peut être séparée de la scène, des artistes. Surtout quand de musique vivante il est question. »

Faisant contre mauvaise fortune bon cœur, il est toujours possible d'aller sur le site d'Igloo commander des disques sous divers formats. Même si les présentations sur scène sont interrompues, les parutions continuent. Comme le récent et excellent album *Archeology*, du pianiste d'origine bulgare Sabin Todorov, avec Sal La Rocca à la contrebasse et Lionel Beuven à la batterie. Avec la garantie de Pierre Villeret que ces albums « seront livrés dans les meilleurs délais! »

Pierre Villeret

« Il y a un travail sur l'objet et sa distribution. Comment arrive-t-on à l'acheteur? »

### Émule de Django, fan du Gaume Jazz

L'envie du jazz, chez Pierre Villeret, est venue lorsqu'il pratiquait la guitare. Il avait déjà entendu les derniers Miles Davis, ceux de l'époque funk, et trouvait ça superbe. « On me disait que c'était du jazz. » Ensuite Louis Armstrong. « On me disait que c'était du jazz. » De quoi ne guère s'y retrouver. Finalement, une fois encore, c'est Django Reinhardt, le manouche né à Liberchies, en Belgique, qui a mis tout le monde d'accord. « C'est ça qui m'intéressait », renchérit le nouveau patron d'Igloo. « Le blues, c'est un peu étranger pour un jeune Français des années 1990. Django a un son, une musique indémodable; c'est du jazz et c'est indéniablement européen. Et puis j'ai remonté l'histoire, c'était le point d'accroche pour découvrir un siècle de musique. »

### Dos guitaristes et Bill Evans

Parmi les disques de chevet de Pierre Villeret, personne ne sera étonné d'y trouver « tout Django, y compris la dernière période, électrique. » Le pianiste Bill Evans aussi, notamment « son dernier trio, avec le bassiste Joe LaBarbera et le batteur Marc Johnson », formation avec laquelle il donna l'un de ses derniers concerts, début août 1980, au festival de Gouvy. Et puis deux guitaristes encore, Marc Ducret, « toutes périodes », et encore Kenny Burrell, « absolument tout ».

Le nouveau directeur du label Igloo se dit aussi fan de Pink Floyd, Led Zeppelin et Steely Dan : « J'y reviens en permanence, dit-il, les arrangements, la réalisation artistique sont la résultante d'un travail incroyable. On écoute Aja qui a quarante ans, et ça sonne actuel. » Cet éclectisme électif n'est pas sans conséquence logique : « Je suis un collectionneur qui se soigne, confesse-t-il, je suis passé au numérique pour des raisons pratiques, mais je reste acheteur de disques compulsif. Que voulez-vous, on aime, on a envie d'acheter la musique dématérialisée, et puis le vinyle. »

### Dans les lignos noirs

La table de chevet de Pierre Villeret montre aussi un grand amateur de littérature. « J'ai une passion pour les polars, avoue-t-il, les romans noirs américains, français, scandinaves, japonais, sud-africains. Il y avait une librairie fabuleuse à Avignon, Lignes noires, qui arrivait à dénicher des auteurs du monde entier. » Il y a aussi l'auteur irlandais John Connolly, avec son personnage qui s'appelle Charlie Parker, « ce qui n'est pas fortuit. Avec lui, on est dans le roman noir, le thriller, et on ne sait jamais si c'est de l'ordre du fantasme ou du fantastique. » Autre passion, l'auteur français Bernard Minié, originaire de Béziers, dont les romans *Glacé* et *Le cercle* sont parcourus de l'œuvre de Gustav Mahler : « Il y a une bande-son, Minié pourrait être critique musical, à sa lecture j'ai réécoulé les symphonies. »

Ce qui fait vibrer Pierre Villeret? Le fait d'être père d'une petite fille d'un an et demi maintenant : « Il n'y a pas grand-chose de plus exaltant ». Ce qui le fait hurler? « L'injustice ». Sinon, il se définit comme « plutôt bon vivant, bonne chère, bonnes bières », et là, il est bien tombé, notamment dans une certaine trappiste. Quand il vivait dans le sud, il aimait passer ses vacances dans le nord, ce qui le menait régulièrement au Gaume Jazz Festival : « C'est une très belle région, un peu différente des Ardennes. » Eh oui, vu de France, Ardennes est au pluriel, mais Gaume reste unique!



SET LIST DE MOUNTAIN BIKE © HUMPTY DUMPTY RECORDS

# Le retour du rock indé : mythe ou réalité ?

TEXTE : LUC LORFÈVRE

Faites-le test. Prononcez autour de vous d'un air désabusé la phrase « le rock est mort » et vous lancerez inmanquablement un débat nourri des sempiternelles punchlines réductrices. Celles-ci renvoyant dans leur camp respectif vieux nostalgiques d'une époque qu'ils s'entêtent à fantasmer, et adeptes des tendances mainstream, dès le moment où les guitares nerveuses et les amplis Marshall poussés dans le rouge sont bannis. Les témoins que nous avons interrogés tiennent un discours plus nuancé. Tous s'accordent à dire qu'une nouvelle génération de musiciens fait souffler un vent de fraîcheur sur le rock indé. Mais ils précisent aussi que si ce genre musical se réinvente enfin, c'est finalement pour retrouver une place qu'il n'aurait jamais dû quitter : dans la marge et l'underground.

Janvier 2020. Malgré le froid de canard, une file de plusieurs dizaines de mètres s'est formée devant le Vera. Ce club mythique de Groningen, au nord des Pays-Bas, est le poumon de l'Eurosonic, festival de showcases qui permet chaque année l'envol de carrières internationales. Étudiantes et étudiants de la ville universitaire mais surtout agents de booking, programmeurs et programmatrices de festivals européens, directeurs et directrices artistiques de labels et médias internationaux se pressent pour découvrir Black Country New Road, collectif anglais originaire de Cambridge qui malaxe rock arty et effluves post-punk. Quarante-huit heures plus tard, nous sommes témoins des mêmes scènes d'effervescence alors que se produit Squid, formation réunissant cinq sales mômes de Brighton dé-poussiérant la no-wave new-yorkaise de la fin des eighties.

« Les deux groupes de rock dont tout le monde a besoin en 2020 », écrira l'envoyé spécial à l'Eurosonic de l'hebdo Les Inrockuptibles. Points communs entre Black Country New Road et Squid ? Ils sont formés de jeunes artistes dont l'âge moyen ne dépasse pas vingt-deux ans. Ils utilisent des instruments, disons "traditionnels". Ils aiment les guitares, les sonorités âpres et l'audace. Leurs compositions ne reposent pas sur le schéma couplet/refrain/pont/refrain tant apprécié des programmations radio et des algorithmes de Spotify. Ils touchent des quadras mais aussi un public issu de leur génération. Bref, loin de la pop mainstream, de l'electro ou du hip-hop, Black Country New Road et Squid ont choisi de s'exprimer au travers d'un genre que beaucoup pensaient à l'agonie : le rock alternatif. Et ils ne sont pas les seuls. En 2019, public et "pros" présents dans la capitale de la croquette aux crevettes avaient plébiscité Fontaines D.C. et The Murder Capital, deux groupes post-punk de Dublin qu'on a vus et revus chez nous ces derniers mois. Mais c'est aussi d'Angleterre, d'Espagne, d'Allemagne, de France, des pays de l'Est, des États-Unis et, last but not least, de Belgique que nous vient ce vent de fraîcheur. Alors, résurrection, pur fantôme de rockers nostalgiques ou vrai phénomène ?

**Damien Wasollo ([PIAS] Belgique)**

« Grâce à ces jeunes groupes, le rock indé n'est plus méprisé ou considéré comme un truc de vieux. »

« Il y a une vraie sensation de renaissance depuis deux ou trois ans, analyse Damien Waselle, directeur de [PIAS] Belgique. Mais plus qu'une résurrection, j'ai l'impression que le rock alternatif revient à la place où il doit être. Je ne pense pas que les Irlandais Fontaines D.C. ou les Bruxellois Whispering Sons joueront un jour dans des stades. Même eux sont assez lucides pour ne pas en rêver. Mais ce qui est important, c'est que sous l'impulsion de cette jeune génération de musiciens, le rock à guitares n'est plus méprisé et considéré uniquement comme "un truc de vieux" ». Cette nouvelle proposition est aussi importante pour le secteur car elle a un mode de fonctionnement sensiblement différent de la scène urbaine, notamment au niveau de sa diffusion. « Ces groupes se font connaître en live. Ils font le buzz à l'Eurosonic et se retrouvent quelques mois plus tard dans les grands festivals d'été aux côtés des éternels Pearl Jam, The Cure ou Green Day qui occupent toujours la tête d'affiche. Leurs vinyles se vendent chez les disquaires. Arte vient aussi de lancer une émission exclusivement dédiée au

rock indé (Echoes With Jehnny Beth, présentée par Jehnny Beth, chanteuse de Savages), constate encore Damien Waselle. Les petits clubs qui ont toujours soutenu le rock à guitare sont à nouveau remplis, les bars tournent à plein régime. Quand je vais voir des concerts au Rockerill ou à l'Eden à Charleroi, je vois, certes, toujours les mêmes mecs quadras les bras croisés sur leur T-shirt "Fugazi" ou "Pavement" usé, mais il y a aussi des tas de jeunes et beaucoup de filles qui font du pogo. Les labels, ceux-là même qui étaient là il y a trente ans comme [PIAS], Warp, ou Ninja Tunes se battent à nouveau pour signer Squid ou Fontaines D.C. C'est cool. »

**Alex Stevens – Dour festival**

« Je crois beaucoup en la théorie des cycles en musique. »

**Théorie des cycles**

Même son de cloche au Dour Festival, l'un des plus gros rassemblements de musiques "alternatives" en Europe. « Je viens moi-même du rock indé, mais je m'étais éloigné de ce genre musical ces dernières années, reconnaît Alex Stevens, directeur de la programmation du Dour Festival. J'avais l'impression que ça tournait en rond et que chaque groupe était devenu une caricature de lui-même. Mais cela fait deux ou trois ans que nous nous rendons compte qu'il y a une nouvelle énergie dans la scène rock alternative. On sent que ça bouge enfin. En 2019, on avait ouvert, le samedi, une scène exclusivement dédiée aux nouveaux noms du rock tendance dure. Nous avons vendu 5.000 tickets en plus ce jour-là. Cette année-là, nous avons aussi programmé Fontaines D.C., sur lequel j'avais craqué à l'Eurosonic. Fontaines D.C. a joué sur une scène où se produisaient essentiellement des artistes urbains. Les mecs étaient un peu perdus. Ça nous a fait réfléchir sur la manière de mettre plus en avant ces nouvelles formations rock. Car, même s'il était moins présent lors des dernières éditions, ce genre musical fait partie de l'ADN de notre festival. »

Dans les années nonante, lors de ses premières éditions, Dour a accueilli le fleuron du rock indé de l'époque. On parle notamment des Posies, de Blur, Frank Black, Jesus Lizard, Rollins Bands... Le festival s'est ouvert ensuite fort logiquement à l'electro, au hip-hop en délaissant quelque peu les guitares. « Je crois beaucoup en la théorie des cycles en musique, poursuit Alex Stevens. C'est notre flair de programmeur de sentir que le vent tourne. C'est la raison pour laquelle nous avons lancé une nouvelle scène à Dour, baptisée Le Garage, qui sera réservée exclusivement au rock. Les Anglais Black Country New Road et Black MIDI, de même que les Belges Cocaine Piss, The K., Milk TV, Annabel Lee, ou encore Brutus y seront tout à fait à leur place. Ce ne sont pas des gros noms. Ce ne sont pas des gros cachets. Des artistes hip-hop ou electro demandent plus et attirent aussi plus de monde. Mais nous voulons avoir tous ces groupes dans notre festival et on a aussi envie que ça se sache. En "labélisant" une scène "garage rock", c'est plus facile à communiquer et à identifier. Ceci dit, on se rend compte aussi que le jeune public est moins dans une niche que les médias le pensent. Cette année, par exemple, quand on a proposé à notre communauté Facebook de dresser sa "wishing list" d'artistes, on a vu que beaucoup de festivaliers qui viennent en priorité pour l'electro avaient mis dans leur liste un groupe rock comme King Gizzard & The Lizard Wizard. »

**Sortir de la niche**

Avec plus de 80 concerts par an à l'étranger et un dernier album réalisé à Chicago par Steve Albini (Nirvana, Pixies, PJ Harvey), la formation liégeoise Cocaine Piss est la preuve éclatante que

Le rock indé noir-jaune-rouge a toujours un public et peut s'exporter. It It Anita, qui n'a pas arrêté de jouer en Europe en 2019, La Jungle qui a eu l'honneur d'un concert live diffusé sur Arte ou encore Black Mirrors, groupe de rock du Brabant wallon emmené par Marcella Di Troia et signé sur Napalm Records, le label metal de référence internationale, peuvent aussi être ajoutés à une liste loin d'être exhaustive. Voilà de jeunes formations de la Fédération Wallonie-Bruxelles qui, plutôt que de se plaindre du manque évident de soutien des radios sur leur propre territoire, s'affirment en live et font exploser les niches. « Je ne sais pas si le rock revient à l'avant-plan et même s'il avait disparu, déclare Aurélie Poppins, chanteuse inspirée et manageuse avisée de Cocaine Piss, adepte de la positive attitude. Depuis ses débuts, Cocaine Piss n'a jamais rencontré de problèmes pour avoir des relais dans les médias et trouver des dates. Je suis parfois étonnée quand je vois des nouveaux artistes autour de moi. Sans le moindre concert à leur actif, ils ont déjà un manager, un attaché de presse, un community manager, un styliste. Nous, notre priorité à toujours été de jouer. Mais nous n'avons jamais eu non plus la volonté de rester dans une niche et de viser exclusivement les salles rock. Dès le départ, notre volonté était de nous produire partout où on nous le proposait. Même pour cinquante balles... La première fois que nous sommes allés jouer en Angleterre, il y avait dix spectateurs. Quand nous y sommes retournés, ils étaient trente. Aujourd'hui, notre boomer nous trouve chaque année deux tournées d'une petite dizaine de concerts en Angleterre. »

Comme Alex Stevens, Aurélie pense que le jeune public est bien plus ouvert aux groupes à guitares que les médias le pensent. « Même si les membres de Cocaine Piss se sont rencontrés dans les concerts punks et qu'il y a côté engagé chez nous, on préfère se présenter comme un groupe basse/guitare/batterie "qui joue de la musique énergique" plutôt que de se mettre une étiquette rock ou punk. Nous avons été programmé l'automne dernier dans un festival electro à Berlin où nous étions le seul groupe live à l'affiche. Ce fut l'un de nos meilleurs publics. Cocaine Piss ne veut pas se mettre d'obstacle en s'affirmant "rock indé". C'est réducteur. Le public ne fonctionne plus comme ça. Si les gens vont à Dour, c'est parce qu'ils sont certains d'y trouver les trucs du moment, toutes tendances musicales confondues. Les spectateurs qui aiment se défouler sur des prestations très énergiques iront voir des artistes qui offrent ça. Que ce soit un groupe hip-hop, un dj electro ou Cocaine Piss. »

Si la plupart des fanzines ont disparu chez nous, la presse écrite traditionnelle ouvre encore régulièrement ses pages à la nouvelle scène rock indé. Sorti en pleine période de confinement, *Let The Kid Go*, premier album de la formation garage bruxelloise Annabel Lee, a fait l'objet de chroniques et d'interviews élogieuses dans Moustique, le Focus Vif, Le Soir, La Libre et même L'Écho. « La presse écrite fait encore son boulot de recommandation. Par contre, c'est le vide du côté des radios francophones qui ne s'intéressent plus du tout à ce genre musical alors qu'en Flandre, *StuBru* en diffuse encore, déplore Damien Waselle. Signé sur le label Partisan et distribué par [PIAS], *Idles*, le groupe punk de Bristol, a vendu en Europe cent mille exemplaires de son album *Joy As an Act of Resistance*. Pour une musique qui sort des formats et n'est plus diffusée sur les ondes, c'est un gros succès. En local, notre plus grosse réussite de l'année dernière est *Whispering Sons*. Ce groupe a joué partout en Belgique, il a vendu 12.000 exemplaires physiques de son premier album *Image* et est parti en tournée européenne avec *Editors*. Pour une formation émergente belge qui fait du rock, c'est énorme. »

#### Smells Like Toon Spirit

Damien Waselle tord aussi le cou à certaines réflexions blasées du genre "c'était mieux avant". « Chez certains observateurs et fans quadras de rock, il y a une vision assez romantique de ce qu'était la scène indé dans les années 90, dit-il en souriant. Mais il ne faut pas réécrire l'histoire. Dans les années 90, en Belgique,

vous aviez dEUS loin devant. Et derrière, tous les autres groupes galéraient une fois qu'ils avaient joué au Botanique ou à Dour. Il convient de se réjouir aujourd'hui de ce sang neuf mais il faut aussi rester lucide. Il y a eu et il y aura toujours un plafond de verre au-dessus de ces artistes issus de la scène rock indépendante. Aussi bons soient-ils, *Whispering Sons*, *Fontaines D.C.* ou *Black Country New Road* vont remplir l'Ancienne Belgique, une Orangerie du Botanique, mais ça ne montera jamais plus haut. Et c'était déjà pareil pour *Pavement* ou les *Posies* dans les années 90. Regardez les *Pixies*, qui reste la référence ultime en matière de rock indé, ou la carrière solo de leur leader Frank Black. Quand ils sortaient un nouvel album dans les années 90, ils le présentaient à l'Ancienne Belgique, au Brielpoort à Deinze ou au Vooruit à Gand, pas à Forest National ou au Sportpaleis. »

#### Aurélie Poppins (Cocaine Piss)

« Cocaine Piss ne veut pas se mettre d'obstacle en s'affirmant "rock indé". C'est réducteur. Le public ne fonctionne plus comme ça. »

Dès lors, l'émergence d'un nouveau dEUS pourrait-elle propulser le rock à guitares au sommet de l'Ultratop? « Je ne sais même pas si ça rendrait service au rock indé, répond Damien Waselle. Au mieux, un groupe de rock indé qui sort du lot peut susciter des vocations. Comme au début de dEUS et de *Girls In Hawaii*, des jeunes qui répètent dans leur cave se disent: si ça leur arrive à eux, pourquoi pas à nous. »

« Ce serait bien, mais ça ne fera jamais un effet boule de neige comme avec les phénomènes Stromae ou Angèle, estime, quant à lui, Alex Stevens. Le rock indé, même celui qui est fait par de jeunes artistes, n'a pas la même portée. Pour son single *See You Naked*, Annabel Lee vient de sortir un clip très léché et à forte valeur ajoutée. Mais on ne peut pas dire que ce soit devenu viral comme un clip d'Angèle. » Quitte à les démentir, on rappellera une date: le 11 janvier 1992. Ce jour-là, un trio de Seattle portant jeans troués et chemises à carreaux de bûcheron a détrôné Michael Jackson au sommet du Billboard avec un disque qui s'appelait *Nevermind*. Et quelques mois plus tard, même RTL passait du Nirvana à huit heures du matin...

Annabel Lee



© MATHIEU COLINVAUX

Cocaine Piss



© THIERRY TONNES



© CEDRIC RAYMOND

# Ladies' Jazz

TEXTE : JACQUES PROUVOST

Elles s'appellent Nathalie, Anne, Margaux, Ève, Nabou, Pauline, Lara, Esinam, Barbara, Natacha, Marjan ou Sarah... Elles sont pianistes, trompettistes, bassistes ou chanteuses. Elles sont jazzwomen. On les voit de plus en plus mais elles ne sont toujours pas aussi nombreuses que leurs homologues masculins.

**V**ous connaissez tous la célèbre photo *A Great Day in Harlem* de Art Kane en 1958 qui rassemblait les jazzmen de l'époque. Sur les 57 musiciens présents, il y a exactement trois femmes. Cette image ne fait pas office de statistique, bien sûr, mais d'un constat flagrant.

Autre époque, autres mœurs ? Pas si sûr. Même si la parité hommes/femmes dans le jazz a tendance à se rééquilibrer doucement, la question reste toujours d'actualité. D'après l'étude de Marie Buscatto, 8 % des musiciens de jazz sont des musiciennes. Et près de 70 % d'entre elles sont chanteuses. Qu'en est-il en Belgique : le jazz serait-il machiste ou sexiste ?

La pianiste Nathalie Lories n'en a pas l'impression : « Mes parents avaient quelques appréhensions au départ : le milieu avait une image trouble à l'époque, les clubs, la nuit, la drogue. Ils ont été rassurés quand ils ont rencontré Charles Loos, mon prof au conservatoire, lieu qui ouvrait à peine ses portes au jazz. J'ai été très vite encouragée par les plus anciens et je n'ai jamais ressenti de problème par rapport au fait d'être une femme qui faisait du jazz. » Pour la jeune génération, l'intégration dans le milieu du jazz s'est, elle aussi, faite sans souci. « La rencontre avec d'autres musiciens, hommes, n'a pas posé de problème. On pense musique avant toute chose », témoigne la trompettiste Pauline Leblond. « J'ai été accueillie par les jazzmen de ma génération et entourée d'anciens qui font tous abstraction du genre. On pense musique et basta », confirme la pianiste Margaux Vranken.

Mais alors, qu'est ce qui empêche encore les filles de monter sur scène ? Pourquoi y en a-t-il encore si peu ? « Il y a pas mal de filles qui étudient le jazz, avance Nathalie Lories, qui donne également cours au conservatoire flamand à Bruxelles. La suite est plus aléatoire. Certaines élèves sont réticentes au fait de voyager, de ne pas être souvent chez soi, de devoir se coucher tard. Peut-être que des garçons ont ce même sentiment, mais ils en parlent moins. Et puis, il y a la maternité... » Il faut donc un sacré caractère et une bonne dose de passion pour se jeter à l'eau. « C'est une vie nocturne et les bars jusque trois heures du mat', c'est pas très féminin, confirme Pauline. Rentrer seule, ce n'est pas toujours rassurant. Et si ton compagnon n'est pas dans le milieu, ça peut être compliqué. »

Et Margaux d'ajouter : « On reste dans les schémas classiques : la femme "à la maison" et l'homme "sur scène". Je ne connais pas beaucoup de cas inverses. Ce n'est pas encore entré dans toutes les mentalités. Tout cela n'incite pas les femmes à se dire : "tiens, je me ferais bien une carrière bien compliquée et instable dans un monde masculin à 95 % et avec une vie de famille super compliquée." Mais à chacun ses priorités, moi je suis dedans à fond et je ne pense pas au reste. » Pauline Leblond : « C'est une question de caractère et d'environnement. Ma mère a vécu sous le bloc communiste et s'est barrée à 21 ans pour faire sa vie. Elle m'a dit de penser d'abord à ce que j'avais envie de faire. Pour la famille, tu verras plus tard, m'a-t-elle dit. »

## Le regard des autres

Tout cela est fort bien, mais une fois sur scène, il faut encore affronter le jugement du public et de journalistes parfois gauches ou indelicats. Même si au fil du temps les choses s'améliorent, nulle n'est à l'abri de remarques déplacées.

« Au début, j'ai eu quelques emmerdeurs qui venaient, après les concerts, pour draguer ou dire ce qu'il fallait faire, ou demander de mettre une jupe. On apprend vite à se protéger de cela... et de la jalousie des femmes de musiciens. Mais cela reste anecdotique », sourit Nathalie Lories. « Tu ne peux pas refaire l'éducation des gens en cinq minutes, rigole Margaux. Il y aura toujours ce genre de remarques. Et puis, il y a ceux qui trouvent que tu joues avec féminité, grâce et délicatesse parce que tu es une femme. Ça ne veut rien dire, ce sont des banalités. » « Je te défie de trouver un article où l'on parle du T-shirt ou de la coiffure de Brad Melhdau ! », ajoute encore Nathalie, qui avoue parfois avoir envie d'être invisible sur scène pour qu'on ne se concentre que sur la musique. « C'est vrai, je prends de la place parce que je bouge et je vis la musique,

avoue Pauline, mais j'espère que l'on ne s'arrête pas à ça. Les gens sont bien plus étonnés parce que je joue de la trompette ! Il faut du souffle ! Sous-entendu il faut être musclée. Comme pour jouer de la batterie. La flûte, la harpe c'est plus délicat, plus féminin. Quand j'arrive dans un nouveau lieu où je ne suis pas connue, on imagine que je suis la chanteuse ! » Les clichés ont la vie dure.

Serait-ce pour toutes ces raisons que la plupart des femmes de jazz – car il y en a beaucoup – restent dans l'ombre ? « Les femmes font un job énorme en backstage, constate Fanny Di Marco, programmatrice au Théâtre Marni. Il faut voir comment les Catherine Grenier, Hélène Defosse, Pamela Malempré, Maaïke Wuyts se battent pour faire exister le jazz ! Elles font un job de dingues face à, parfois, des programmeurs un peu trop paternalistes. Heureusement, on voit de plus en plus de femmes directrices de théâtres. Cela pourrait faire infléchir la programmation. C'est vrai qu'on y pense un peu plus, mais on ne veut pas programmer des femmes parce qu'elles sont femmes. On repère surtout la qualité. On fait un festival centré sur un instrument et on ne fera pas un festival de femmes. »

Que penser alors de cette discrimination positive quand certains festivals se targuent de mettre en avant la femme. « C'est ambigu et délicat, avoue Margaux. On entend parfois dire que c'est du marketing et que le "jazz féminin" remplit les salles, mais on nous dit aussi que l'on vole la vedette aux hommes ! L'idéal serait de voir des hommes et des femmes sur scène et de ne plus se poser la question. »

## Fanny Di Marco – Théâtre Marni

« On repère surtout la qualité. On fait un festival centré sur un instrument et on ne fera pas un festival de femmes. »

Quant aux groupes de femmes qui revendiquent leur féminisme, les avis sont mitigés. « Au début, Tineke Postma a eu des expériences un peu compliquées avec Terry Lynn Carrington et son Mosaic Project qui ne rassemblait que des femmes, raconte Nathalie. Une petite jeune européenne, blanche, qui arrive dans un groupe de blacks avec des caractères assez forts, c'était un autre combat. Cela s'est dégelé par la suite. » « Terry a été mon prof pendant deux ans à Berklee, ajoute Margaux. Elle a créé le Berklee Institute of Jazz and Gender Justice qui organise des workshops, pas uniquement pour les filles, et instaure un environnement inclusif en privilégiant des jeunes instrumentistes. Car oui, il y a du sexisme, de la discrimination, du racisme. Il faut en parler pour faire exister la chose. »

Tout est donc question d'éducation. Et cela ne concerne pas que le jazz, loin s'en faut. C'est tout le système médiatique et éducatif qui est impliqué. « Je demande parfois à mes collègues masculins de citer cinq musiciennes avec qui ils collaborent régulièrement. Impossible de remplir le tableau », conclut Margaux. Comme on le voit, il y a encore un peu de chemin à parcourir. Alors, en route.

## It's a Man's Man's World –

### Joan-Pol Schroeder de la Maison du Jazz à Liège

Au début du siècle dernier, la femme restait à la maison, s'occupait du ménage et, dans le meilleur des cas, apprenait le chant et le piano. Elle était parfois organiste à l'église et cela était très respectable. Celle qui allait jouer ou chanter dans des lieux essentiellement masculins où régnait souvent alcool, sexe et drogue était mal vue. Et celle qui jouait d'un instrument de bouche était objet de moqueries. Pourtant, il y a toujours eu des femmes dans le jazz qui jouaient de tous les instruments, mais les orchestres n'en voulaient

pas. De temps en temps, on faisait appel à une pianiste, comme Mary Lou Williams, souvent sous-payée, ou à des chanteuses... pour des raisons douteuses. Elles n'étaient pas prises au sérieux et la terrible phrase de l'historien George Simon dit tout : « Only God can make a tree, only men can play good jazz ». En Europe, c'était un peu une copie conforme, avec quelques nuances. Mais on regardait encore, fin des années 60', Micheline Pelzer comme une bête curieuse car elle jouait de la batterie.

# Numérise ton bro!

TEXTE : SERGE COOSEMANS

De nos jours, dans le domaine de la sauvegarde du patrimoine, y compris musical, quand on veut archiver, bien souvent, on numérise. Le job est ingrat mais d'utilité publique.

Encore faut-il respecter quelques règles importantes et bien faire la différence entre exploitation strictement commerciale et conservation à l'intention des générations futures.



Jean-Patrick (prénom d'emprunt), la trentaine élégante, a travaillé au début des années 2010 pour une société belge qui se présente toujours aujourd'hui comme "le spécialiste de la numérisation d'archives sonores et vidéo". Un job d'appoint, jugé assez ennuyeux: « La numérisation, c'est une simple routine technique avec juste un peu de contrôle humain. Il n'y a donc pas grand-chose à faire. Tu passes tes journées dans une pièce où tournent en permanence des ordinateurs. C'est un peu comme de graver des CD-R ou de télécharger des fichiers, que tu n'écoutes pas d'ailleurs, mais ça numérise en réalité beaucoup de supports différents : DAT, bandes magnétiques, VHS, DVD, CD, vinyles, du 33 au 78-tours... De tout. Un pote a ainsi numérisé des vieilles archives de la télévision danoise et des vidéos de procès de criminels de guerre serbes tournées au TPI de La Haye. De son côté, une copine a numérisé des centaines de boîtes de CD rangés par ordre alphabétique pour la Bibliothèque Nationale de France. Des tas et des tas de disques, de tous les genres, de Céline Dion et Diana Krall à d'obscurs groupes africains aux pochettes faites maison. Tout ce que peut proposer une Médiathèque, en fait, et forcément achetés à la base par la BNF, puisque tout cela a été numérisé à sa demande. » Cette société qui employa Jean-Patrick et ses amis a depuis été rachetée par un géant mondial de l'électronique et de la culture de masse. Basée à Bruxelles, ses clients sont internationaux et on numérise dans ses locaux vraiment de tout, donc. Pour des télévisions privées et publiques, des institutions nationales, des sociétés commerciales, etc.

Si la finalité technique, ainsi que pratique, semble évidente – « En résumé, la BNF amène 450 boîtes de 30 CD chacune pour que tout cela soit transféré sur un gros disque dur » –, Jean-Patrick avoue s'être plus d'une fois demandé pourquoi diable prendre le temps et l'énergie de numériser Céline Dion et Diana Krall, toute cette musique mainstream ultra-disponible? Ces artistes que l'on trouve aisément en magasins, ainsi que sur les plateformes de streaming et des services comme YouTube... Aux yeux de nombreux spécialistes de l'archivage, viser l'exhaustivité n'a toutefois rien de superflu. Tout simplement parce que nous n'avons aucune idée de l'avenir, de ce que Céline Dion et Diana Krall pourraient bien signifier en 2070, par exemple. Ni de la disponibilité de leurs albums dans ce même futur. Pour Florian Delabie, de l'Association des Archivistes Francophones de Belgique, une asbl fondée afin "d'assurer une meilleure visibilité de la profession" et de médiatiser des problématiques souvent inconnues du grand public, la question du tri, de la "sélection" comme on dit plutôt dans le milieu, a toujours été "délicate": « Même de bons archivistes peuvent commettre des "erreurs" et éliminer des documents qui auraient du être préservés. » Tout digitaliser, alors? Sans se poser de questions. « C'est difficile de répondre. La numérisation présente des avantages et des inconvénients. Mais vu que dans le domaine audiovisuel, les supports physiques ne sont pas pérennes, d'une part, on risque donc de perdre de la qualité, voire du contenu, et d'autre part les appareils pour lire ces supports, ainsi que le know-how pour les utiliser, vont disparaître. »



Pour Florian Delabie, la numérisation fait surtout sens si on s'applique à suivre quelques règles importantes. « Avant même de numériser, il faut penser et mettre en place un système de préservation numérique en suivant la norme OAIS-ISO14721. Sans cela, on serait presque dans la situation d'une personne ayant déménagé toutes ses affaires dans des belles boîtes étiquetées mais dans une maison qui est toujours en construction. » Ces normes de conservation sont bien entendu susceptibles d'elles-mêmes évoluer. La numérisation est la technologie du moment mais le sera-t-elle toujours en cette fameuse année 2070, et à fortiori au-delà? Il faut aussi éviter au maximum la compression et la perte d'information au moment des transferts, ne pas négliger les métadonnées et puis encore, anticiper des projets de migration, lorsque s'imposera donc une technologie plus performante.

L'archivage, y compris musical, ne se limite en effet pas qu'à un stockage de fichiers sur disques durs, serveurs ou clouds, « il nécessite de pouvoir assurer sur le long terme l'authenticité, l'intégrité et l'exploitabilité des informations ou des contenus. » Des opérations qui nécessitent notamment la collecte et la préservation de métadonnées qui sont primordiales mais ne sont pas, ou très peu, prises en compte par les plateformes grand public. « Or, comment comprendre les vidéos les plus vues sur YouTube dans 10, 15 ou 50 ans? Le contexte dans lequel elles ont été produites, publiées et visionnées? Il faut aussi tenir compte de la finalité de la préservation. Les plateformes numériques comme YouTube, Spotify et Deezer répondent à des impératifs de marché. Elles n'existent que si leurs business fonctionnent – qui se souvient encore de Napster? – et,

dans certains cas, décident ce qui est conservé ou non. Prenez l'exemple de ce qui se passe sur les plateformes de streaming vidéo depuis l'arrivée de Disney+: tous les contenus Disney y ont disparu, pour des questions financières et de droits. »

Même si cela ne semble aujourd'hui pas à l'ordre du jour et même carrément un poil contre-productif, sur ce modèle Disney+, on pourrait imaginer, dans quelques années, des labels de musique lancer leurs propres services de streaming et donc, faire en sorte que leurs artistes ne soient plus écoutables ailleurs. Ce scénario est improbable mais de telles restrictions existent en fait déjà. On a déjà tous fait l'expérience d'un lien bloqué sur YouTube, une chanson ou une vidéo "pas disponible dans votre pays" ou sur "votre territoire", parce qu'une société de droits d'auteurs américaine ou anglaise en a ainsi décidé. Ni YouTube, ni Spotify ne remplaceront donc jamais un service d'archivage, moins visé par ce genre de mesures que les initiatives plus commerciales. L'idée même de sauvegarde patrimoniale est par essence non lucrative, même si l'accès aux archives peut être monnayé et la réutilisation de contenus payante, comme c'est souvent le cas pour les archives vidéo. Quoi qu'il en soit, la mission première de ces institutions et autres asbl n'est pas de rentabiliser du contenu mais bien de sauvegarder des traces culturelles à l'intention des historiens et des générations du futur, qui s'en serviront « pour comprendre notre société actuelle dans son ensemble », comme le souligne Florian Delabie. « Le centre d'archives a une finalité à très long terme et pense toujours en fonction de son public cible. Il n'y a, normalement, pas de date de péremption sur des contenus collectés et préservés et l'objectif est de les préserver ad vitam aeternam. »



# Le coût écologique de la musique

TEXTE : SERGE COOSEMANS

Ça commence à se savoir, la production et la diffusion de musique ont un coût écologique conséquent. Ce ne sont pas que les vinyles et les CD qui impactent l'environnement. Le streaming, avec ses serveurs qui chauffent constamment, ne sont pas vraiment eco-friendly non plus. Consommer de la musique, c'est donc détériorer, ne fut-ce qu'un tout petit peu, la planète. Y-a-t-il une solution durable? Rien n'est moins sûr...

**E**n gros, pour fabriquer un disque de vinyle, il faut des machines hydrauliques et des polymères fondus de polychlorure de vinyle (PVC). C'est une vieille technologie. À quelques détails près, on presse aujourd'hui les disques comme on les pressait en 1920 et il n'est pas certain qu'update le processus serait vraiment rentable. La production globale est trop anecdotique. On a beau régulièrement lire des articles applaudissant le retour en forme du vinyle, ses ventes en progression, le marché du disque n'en reste pas moins une niche. Tout autour du monde, les usines de pressage encore en activité ne sont plus nombreuses et il n'en ouvre pas vraiment de nouvelles. Une majorité de labels, petits et moyens, ne produisent leurs tirages qu'à quelques centaines d'exemplaires.

Avant 1990 et le déclin du disque vinyle, les polymères nécessaires à cette fabrication étaient principalement fournis par des entreprises pétrochimiques américaines. Celles-ci ont un moment collectionné les scandales d'ampleur et les très gros ennuis avec les agences de protection de l'environnement, avec pour principal résultat qu'aujourd'hui, le matériau de base est principalement exporté de Thaïlande, où la réglementation est drôlement plus laxiste. Autrement dit, ces produits chimiques déjà cancérigènes à la base, qui impactent gravement les eaux et l'air, et dont le recyclage est relativement récent, voyagent aussi beaucoup.

C'est problématique mais à ce jour, il n'existe toujours pas d'alternative crédible au vinyle fabriqué à partir de PVC. Il y a bien des prototypes de "vinyles verts", pressés à partir de matériaux moins nocifs mais ils ont très mauvaise réputation. Pour de mauvaises raisons – ils sont moches et désagréables au toucher. Mais aussi pour de bonnes raisons, le son étant tout simplement atroce. Parviendra-t-on un jour à l'améliorer? Sans doute. Ce qui ne réglerait en fait qu'une partie du problème. En vinyle ou en CD, le disque ne peut en effet se passer de voyager en avion, en cargos et en camions. Et il continuera à le faire vu qu'il serait tout de même étonnant qu'il existe un jour un circuit court de la musique.

À ce sujet, celui que l'on appelle Vincent Satan, à la tête du petit label bruxellois Cheap Satanism Records, partage une anecdote très parlante: « Il y a quelques années, j'ai collaboré avec Swilson, un groupe américain basé en Californie. Ils m'ont envoyé 100 copies d'un disque avec l'idée que je les écoute en Europe et quand j'ai ouvert le paquet, je me suis rendu compte que ces disques avaient tous été pressés en Tchéquie. Bref, de Tchéquie, ils ont été envoyés en Californie, avant de revenir vers

Bruxelles... » Soit un voyage de plus de 18.000 kilomètres, alors que seulement 1.000 bornes séparent la Belgique de la Tchéquie. Que l'on ne s'y trompe toutefois pas. Si des Américains font presser leurs disques en Tchéquie, ce n'est pas forcément parce que ce serait seulement financièrement avantageux. C'est surtout parce que l'usine qui se trouve là-bas est connue pour accepter les petits tirages de moins de 500 exemplaires; un deal pas si évident que ça à dégouter, y compris aux États-Unis...

Vincent Satan –  
Cheap Satanism Records

« Je me suis rendu compte que ces disques avaient tous été pressés en Tchéquie. Bref, de Tchéquie, ils ont été envoyés en Californie, avant de revenir vers Bruxelles... »

Il a été calculé qu'un 33 tours est deux fois plus lourd qu'un CD conditionné et nécessite donc davantage de carburant pour son transport. Le compact disc n'est cela dit pas forcément plus vert que le vinyle. Déjà, sa fabrication requiert elle aussi de la chimie et des produits pas spécialement amis de l'environnement. Il faut compter le travail sur le livret, le boîtier dérivé de produits pétroliers et tenir compte d'une chaîne d'approvisionnement qui, tout comme celle du vinyle, peut exiger de sauter par-dessus les océans et les fuseaux horaires. Histoire d'être vraiment complet, il faudra encore ajouter à ce décompte déjà bien fourni l'électricité utilisée en magasin, le mode de déplacement des vendeurs, celui des clients, l'empreinte carbone de l'écoute domestique et puis aussi, la problématique des invendus. Certes, on calcule aujourd'hui mieux ses tirages qu'au temps de gloire et donc de gaspillage du secteur de la musique. N'en demeure pas moins que des disques invendus finissent toujours au pilon, lorsqu'ils ne peuvent être ni déstockés ni recyclés.

Télécharger, alors? Une connexion Internet haut débit permet certes de réduire considérablement l'impact d'un téléchargement, étant par essence plus rapide et demandant donc moins d'électricité. Reste que plus les fichiers sont volumineux et de bonne qualité audio, plus cela exige de l'énergie au centre de données. Dans le cas du téléchargement, c'est en fait surtout l'utilisation qui est faite de ces fichiers qui entre principalement en ligne de compte. Écouter plus d'une centaine de fois un fichier présent sur un disque dur d'ordinateur n'a que peu de conséquences écologiques. Écouter plus d'une centaine de fois ce même morceau en streaming consommera en revanche davantage d'énergie et produira des gaz à effets de serre, surtout si le service de streaming se fournit en électricité produite par l'exploitation du gaz, du charbon ou de l'uranium.

Le streaming n'est donc pas non plus une solution "verte". C'est que derrière les plateformes offrant de tels services, il y a des infrastructures énergétiquement voraces, qui génèrent même potentiellement plus de gaz à effets de serre que l'industrie du disque n'utilise de plastique. Autrement dit, si l'impact écologique de l'écoute unique en streaming d'une seule chanson est totalement négligeable, il vient en fait assez vite un moment où vous polluerez moins en achetant le disque qu'en continuant à écouter la chanson via Internet. Ou en en téléchargeant le fichier, donc. Le problème principal étant que ce n'est pas forcément toujours légal. Ou du moins soumis à davantage de conditions que la possession d'un support physique plus classique.

Pour devenir un mélomane réellement vert et respectueux de l'environnement, il n'y a en fait qu'une seule solution, assez drastique. C'est de ne plus acheter ses disques, vinyles ou CD, qu'en seconde main et d'occasion, directement en magasin (la vente par correspondance engendrant forcément des dépenses énergétiques et du transport). D'en prendre fort soin et de ne jamais s'en débarrasser en les jetant mais en les revendant ou en les donnant. C'est la façon la plus verte de consommer de la musique. Encore faudrait-il que les systèmes d'écoute n'émettent eux-mêmes pas d'émissionset que leurs fabrications n'engendrent pas de considérables déchets et des pollutions tout aussi interpellantes. Autrement dit, si il existe un jour un support musical eco-friendly au son irréprochable, il faudra encore penser à l'impact des platines, chaînes stéréo, sonos, etc. avant d'avoir la conscience complètement tranquille. Bref, voilà de quoi surtout donner envie de se mettre au biniou.

# Crise sanitaire, côté backstage

TEXTE : DIDIERS STIERS

À l'occasion de cette nouvelle maquette et de l'été qui arrive, nous avons imaginé de vous présenter les sites des festivals organisés en Fédération. Sauf que... Un virus est passé par là, bouleversant bien plus qu'un calendrier de réjouissances musicales. On reporte

donc à plus tard la visite des Ardentes new look, la photo souvenir des éoliennes douraises au soleil couchant et la cohabitation urbaine expérimentée par le Micro du côté de Liège. Pour l'heure, crise sanitaire oblige, nous évoquerons l'envers du décor.



©BERNARD BABETTE



©BERNARD BABETTE

**C**es annulations en masse, certes attendues par des opérateurs qui ne se faisaient plus guère d'illusions et réclamaient une décision officielle, représentent une montagne de soucis financiers. Présents et futurs. Au-delà, pour reprendre les termes de Jean-Yves Laffineur, le directeur d'Esperanzah, c'est tout un écosystème qui est frappé de plein fouet.

Pas de Fête de la Musique du 18 au 21 juin. Pas de parc d'Ossegem pour Couleur Café, où l'on conclut : « C'est un verdict assez dur, mais indéniablement juste. La sécurité et le bien-être de notre public, de nos collaborateurs et des artistes restent notre priorité. » Pas d'esplanade de la Citadelle de Namur pour Les Solidarités. Le commentaire est identique : « Cette 8<sup>e</sup> édition s'annonçait pourtant radieuse. Nous tenons à remercier chaleureusement l'ensemble des artistes, partenaires, prestataires, fournisseurs et collaborateurs qui ont œuvré à nos côtés. Les graines sont semées, nous récolterons plus tard. »

« Nous sommes une petite asbl où tout le monde est plus ou moins prestataire autour de l'événement, détaille Jean-François Jaspers, le coordinateur du Micro Festival. Ce n'est heureusement ou malheureusement pas l'activité principale de qui que ce soit chez nous. Dans ce cas-ci, c'est "malheureusement", parce qu'on était sur une très chouette édition. On y voyait l'occasion de se refaire et de mieux imaginer les choses dans la mesure où on appréhendait la nouvelle configuration du site. Bon... Mais il

*n'y a pas trop péril en la demeure : on a quelques charges fixes liées à des loyers de stockage, on trouvera des solutions en interne. C'est surtout désolant par rapport à nos potes techniciens, aux tourneurs, aux artistes qu'on ne pourra pas programmer et qui vont se trouver privés de revenus, au public qui répond à chaque fois présent et passe un super moment... C'est plus un coup au moral ! »*

Un festival côté backstage, c'est aussi une communauté qui se met en place pendant quelques semaines. « On a nos habitudes, on se retrouve, raconte Jean-Yves Laffineur. Il y a un bar pour tous les bénévoles, des jeux qui se font entre eux, une véritable vie sociale se développe pendant deux à trois semaines. C'est un lien très, très fort entre tous ceux qui sont là... Les décorateurs arrivent trois semaines avant, les monteurs arrivent quelques jours plus tard, puis dans la dernière semaine, tout le monde est là... Et tout le monde travaille, vit, mange, dort sur place. Oui, il y a une véritable collectivité qui s'installe. » À Dour aussi, on évoque l'humain au-delà de ces "gros trous financiers" qu'impliquent pour tout le monde ces annulations. « En dehors de cela, résume Damien Dufrasne, l'organisateur, c'est aussi une grande fête. Et on a là toute une grande famille qui participe au montage, au démontage et au festival lui-même. C'est également un ancrage dans la région, qui malheureusement ne se fera pas cette année. »

## Le site attendra

Après l'édition 2019 d'Esperanzah, on ne savait pas trop si le festival occuperait encore le site de l'abbaye de Floreffe. Question de sécurité pas totalement... assurée, disait-on alors. Cette année, moyennant quelques travaux, la manifestation devait pourtant retrouver son port d'attache. Sur un lieu aussi particulier, plus en tout cas qu'une simple prairie, une annulation fait surgir encore d'autres questions. Jean-Yves Laffineur : « Je crois que je n'en ai jamais parlé, mais si on était amenés à quitter les lieux, ce serait un des gros problèmes, on n'aurait plus toute cette vie partagée sur place. Comment préserver cette vie sociale entre nous ? Parce qu'elle existe grâce à l'abbaye, c'est évident ! »

Au Micro Festival, on reporte donc d'un an la nouvelle configuration de l'Espace 251 Nord. L'an dernier, les organisateurs avaient réussi à trouver une solution pour cohabiter avec le chantier de l'époque. « C'est maintenant un bâtiment, reprend "JF" Jaspers. Ce qui, quelque part, devait un peu nous simplifier les choses. D'autant qu'avec les nouveaux voisins, les rapports sont bons. De la contrainte de 2019 était donc née l'innovation. Les retours du public étaient excellents, l'ouverture d'un nouvel espace de diffusion était une bonne idée, et on comptait améliorer encore cette configuration-là. Pas de chance, quoi ! Mais si tout va bien, on aura un peu plus de temps pour préparer l'édition 2021 ! »

## Encore plus de communication ?

Si chaque festival a ses spécificités et qu'une annulation a aussi pour les uns et les autres des conséquences particulières, les organisateurs ne sont pas forcément seuls à les affronter. « J'ai l'impression qu'on est tous face à un défi qui dépasse un peu toutes les petites particularités, nous disait Jean-François Jaspers à quelques heures de la décision des autorités. J'ai contacté Alex (Alex Stevens, le programmateur de Dour - ndr) en voyant qu'il était dans les mêmes doutes que nous. Mais pour l'instant, il n'y a pas eu encore de fédération ou quelque chose de cet ordre... Ça, ça risque d'arriver à un moment ou à un autre. »

Pour Jean-Pierre Bissot, directeur du Gaume Jazz Festival que nous avons joint juste avant les consignes d'annulation, les festivals ne communiquent pas plus entre eux qu'auparavant. « J'ai eu quelques échanges avec le Festival d'Art de Huy, qui a un gabarit proche du nôtre. J'ai très peu de contacts avec Gouvvy. J'habite près de Chassepierre où se déroule un gros festival des arts de la rue, et je suis beaucoup plus proches d'eux... D'un autre côté, j'ai toujours développé le Gaume Jazz dans une dynamique de réseaux et nous sommes membres de nombre d'entre eux, notamment un en France qui regroupe 80 partenaires dont 8 non français. Là, je vois toute l'agitation, tous les contacts qui se nouent "en haut-lieu" pour prendre attitude par rapport aux enjeux humains et économiques de la situation qu'on traverse pour le moment. Je regrette un peu

## • Les fournisseurs imaginent des solutions

À la brasserie de Silly, où travaillent 25 personnes et qui a produit 25.000 hectolitres de bière en 2019, l'annulation des festivals est bien comprise. Évidemment. Et à vrai dire, on s'y attendait, mais le manque à gagner n'en reste pas moins conséquent. « Et puis, ajoute Lionel Van der Haegen, le directeur commercial de cette entreprise familiale, il y a aussi une certaine fierté à être partenaire de grands festivals en Wallonie. Ça

joue donc parfois sur le moral des troupes ! »

Puisque cette année, il n'y aura pas de LaSemo ni d'Esperanzah!, deux des événements où la brasserie compte parmi les fournisseurs - et elle-même en a, des fournisseurs -, il va falloir trouver d'autres débouchés. Côté stock, ça va ! « On a été prévenus suffisamment à l'avance. Le premier gros festival pour nous, c'est LaSemo, début juin, mais la bière n'est

pas encore brassée pour cette période-là. » Sauf que la brasserie fournit très peu les supermarchés, essentiellement l'événementiel et l'horeca (via des grossistes et des importateurs). Alors quand il y a confinement, mettre des solutions en place n'est pas une sinécure. « Quand j'étais petit, beaucoup de tournées se faisaient encore chez les particuliers. Ça avait un peu disparu, mais là, on a repris les livraisons à domicile. On a

également créé un webshop. Ça ne va pas complètement sauver les meubles, mais au moins, ça permet de garder l'équipe motivée, de faire venir de temps en temps quelques personnes pour avoir un peu de production, et de rester présent dans l'esprit des gens. Dans la région, ça fait plaisir. Mais voilà, on réfléchit beaucoup pour le moment, les nuits ne sont pas des plus reposantes ! »



©BERNARD BABETTE

l'absence d'attitude de l'Europe par rapport à ça... La dimension européenne devrait être ajustée ! »

### L'impact humain

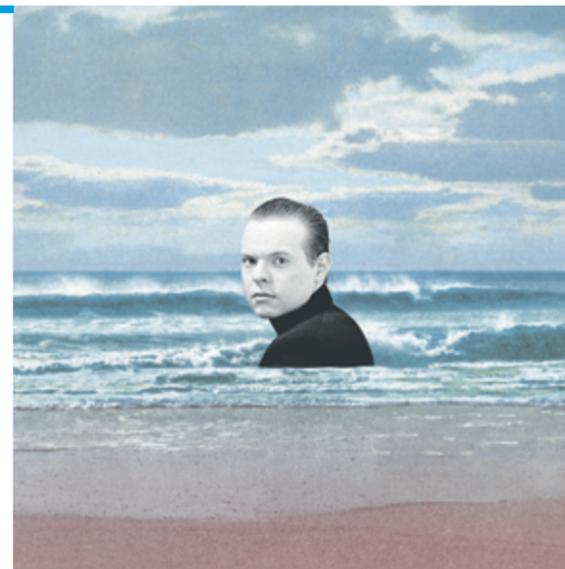
Annuler tout ? Autoriser ? Juste les festivals plus tardifs ? Quelle que soit la décision, se disait-on début avril alors qu'on ne savait pas encore trop quoi, elle n'aurait pas que du bon... « Mais cette décision, il faut la prendre, nous disait alors Damien Dufrasne. On a aussi, nous, une obligation civique en tant qu'organisateur, en tant que rassembleur de foule. Oui, effectivement, c'est de l'argent, mais est-ce qu'en tant que bon père de famille, on peut prendre le risque de rassembler des jeunes alors que tout ne sera pas encore géré au niveau du Covid ? Certains ne seront pas d'accord avec moi. Mais j'ai une fille de 20 ans et je me dis : "Ce sont des jeunes, comment ça va se passer ? Et puis, est-ce que le public va suivre ?" On sera plus fixé en octobre ou en novembre, quand on aura déjà vécu, en espérant comme je le dis toujours qu'on ne connaisse pas un Covid-20 ! »

Au Gaume Jazz, quand on évoque l'impact humain, on parle directement des musiciens. « En temps normal déjà, nous les ressentons parfois plus fragilisés, estime Jean-Pierre Bissot. Nous avons l'impression que les jazzmen, qui sont généralement des gens qui ont fait des études universitaires ou le conservatoire, ne bénéficient pas, quand ils arrivent sur le marché, d'une radio

par exemple, comme peuvent l'avoir les artistes de musique amplifiée. Ils n'ont pas non plus le même accompagnement. Et si les quelques festivals qui sont autour d'eux quand ils sortent un disque sont en plus menacés, ils sont doublement fragilisés. » Seize groupes belges étaient à l'affiche de cette édition 2020, dont 6 ou 7 dans une dynamique de sortie d'album : « Venir au festival correspondait à quelque chose d'important pour eux, parce qu'ils n'ont pas 36.000 occasions de se montrer en Belgique... »

Il y aura un avant et un après Coronavirus a-t-on déjà entendu dire. Parfois hypocritement. Mais quand on a pour devise « un autre monde est possible », c'est en tout cas le genre de commentaire qui prend un sens particulier. « On va travailler ça à fond, assure Jean-Yves Laffineur à propos de l'édition 2021 d'Esperanzah!. C'est évident. Ce festival, c'est trois jours de combats, de réflexions, de débats sur une thématique. Pour nous, il est clair que ce qui se passe pour le moment questionne la société. Dans quel sens ? Quel va être le monde de demain ? Comment va-t-on reconstruire ce monde ? On voit toutes les faiblesses liées à la mondialisation et au capitalisme... On est, je l'espère, dans les prémisses d'un nouveau monde, et on veut accompagner, être présents pour mener ces débats-là avec tous nos collectifs. On aura un rôle à jouer, sur le plan culturel et sur le plan de la solidarité, oui. Comme jamais ! »

# Les sorties



## Benjamin Schoos

*Doubt In My Heart*

Freaksville Records

Rentrer dans cet album c'est un peu comme s'installer tranquillement dans un bon bain chaud. Benjamin Schoos propose 10 compos, en anglais, parfumées de musique 70's et rehaussées par des chanteurs extérieurs. En effet, la grande particularité de cet album, c'est la présence de songwriters canadiens américains et anglais. Comme Alex Gavaghan invité par Benjamin pour reprendre en anglais *Melody Souvenir*, une chanson coécrite avec Marc Morgan. « Pour amener du nouveau, j'ai voulu impliquer d'autres artistes et j'étais justement en contact avec Alex qui venait de réaliser l'album de *Mademoiselle 19*. Alex a réadapté le texte en anglais et l'a interprété à distance. » D'autres chanteurs ont été sollicités : c'est le cas du compositeur canadien Marker Sterling présent sur 3 titres dont la plage titulaire *Doubt In My Heart*. « J'envoyais une maquette avec une proposition guitare/voix ou piano/voix et j'étais ouvert aux réactions. C'était assez magique car on discutait par Skype et on pouvait retravailler les sons dans la même session. » Ajoutons encore la participation de Dent May sur *All Night Every Night*, le premier single. Puis aussi de Nicholas Krgovich ou encore Robert Sotelo. Un album à l'atmosphère soul dans la lignée des albums précédents, sublimé par ces voix qui flirtent avec le jazz et le son de la west coast américaine. « L'album est plus diversifié, plus ouvert. Je ne suis pas l'interprète de cet album. Mais la composition et les textes ne sont pas si éloignés de mes précédentes productions. » Benjamin Schoos est parvenu à se réinventer... collectivement ! – JPL



*Alaska Gold Rush*

*Camouflage*

Luik Records

Présent sur la scène rock belge depuis 2014 avec deux EP et un album, le duo bruxellois change à 50 % de line up : Nicky Collaer (ex-Vismets) remplace Alexandre De Bueger à la batterie. En 2019, un premier single, *Birthday Parties*, fêtait déjà l'arrivée du nouveau comparse de Renaud Ledru. Et le résultat ne s'est pas fait attendre... Un an plus tard, le 28 février, un album 10 titres voyait ainsi le jour. Dès les premiers morceaux *Playground*, *Pretty*, on est en terrain connu, le son de guitare et la voix de Renaud nous replongent directement dans leur free folk garage. Puis l'album de prendre une direction plus rock avec des titres comme *Smell the Robbers*, un *Dark is Night* nostalgiques des 90's et ce de manière complètement assumée. La pochette de l'album colle d'ailleurs parfaitement à l'esprit de l'époque. Ce qu'on aime chez Alaska Gold Rush, c'est cette capacité à commencer un titre avec un arpège lent (par exemple sur *Bone Breaking*), pour, quelques instants plus tard, nous emmener dans une ambiance survoltée. Bref la symbiose du nouveau duo opère à merveille et sur scène, gageons que ça risque d'envoyer du lourd... – JPL



*Mauvais*

*Tout va bien*

Hot Puma Records

À bien y songer, Mauvais est un bon nom de scène. Entre ironie assumée et perche tendue à ses détracteurs, le groupe wallon revient à la chanson française avec un deuxième album. Ultraconscient de ses influences, le chanteur Christophe Enclin s'y approprie de multiples identités. Les voix de Bertrand Belin, Hubert-Félix Thiéfaïne, Thierry Hazard ou Patrick Coutin vibrent ainsi sous un timbre sympathique, mais hautement schizo-phrénique. Épaulé par les musiques de Calogero Marotta et les chœurs angéliques de France Cartigny, le dandy pose ses mots extraordinaires sur la banalité de quotidiens traversés

d'angoisses, d'amour et de boulots alimentaires. Infusées d'humour belge et d'un réalisme doux-amert, les chansons de Mauvais flirtent avec la variété, le funk et une mélancolie extrêmement sophistiquée. *Tout va bien* donc. – NA



*Tresor*

*Tresor*

dear.deer records

Autour de quelques verres de vin offerts lors d'un vernissage, les deux multi-instrumentistes se découvrent une passion commune pour les mélodies de Françoise Hardy, le travail de Conny Plank et l'electro de Jacno. Un an plus tard, les voilà de retour dans cette même galerie pour enregistrer les sept morceaux que l'on retrouve sur leur premier album. Aurélie Muller et Daniel Offermann sont deux visages connus de la scène belge (Blondy Brownie, Girls in Hawaii, Fabiola). Ensemble, ils proposent une musique pop solaire, douce, exaltée par des sonorités vintage. Originaires d'Eupen, le bassiste exploite avec brio la langue allemande, qui se trouve entremêlée aux mots français de sa partenaire. Une fusion qui rend la composition singulière et précieuse. – LH



*Mangrove*

*Ogùn Ferraille*

La Disqueuse

Réalisateur et scénariste liégeois, Mathieu Labaye s'évade parfois des plateaux de cinéma pour enregistrer les sons qui lui passent par la tête. Fin 2015, ce loisir vire carrément à l'obsession. Entouré par le batteur Antoine Michel (Ghinzu), Gaëtan Streeel (Piano Club) ou le rappeur mauritanien Waraba, le Liégeois écoute son cœur et forme Mangrove. Aujourd'hui, le groupe rassemble six musiciens autour d'un disque riche en vitamine D. Baptisé *Ogùn Ferraille*, l'objet diffuse son lot de mélodies métissées. Entre afrobeat et post-punk déviant, pop bariolée et funk mutant, les chansons de Mangrove sautillent avec ardeur sous une pochette réalisée par Olivier Cornil, photographe connu pour ses collaborations avec Girls in Hawaii. Du travail de pro. – NA



# Blanche

Empire  
[PIAS]

Maintes fois annoncé, le premier album de Blanche voit enfin le jour et c'est une réussite. Il y a d'abord la voix d'Ellie Delvaux. Une voix qui sort de l'ordinaire, à la fois grave, douce, chaleureuse, mystérieuse, capable de s'envoler sur des cavalcades épiques (*Fences*) et de jouer la nuance sur des ballades intimistes (*Pain, Stubborn*). Il y a ensuite les textes, tous écrits ou coécrits par la jeune femme de vingt ans. Il y a surtout la musique. Nourries d'expériences personnelles et de son questionnement, les chansons d'*Empire* sont traversées de piano, de guitares, de claviers, de batterie, de violoncelle, de synthés et d'electro. La mélancolie est là mais il y a aussi de la lumière. « *Ce n'est pas un album sombre, même si certains thèmes le sont* », précise Blanche. « *Certains mots posés, certaines phrases utilisées, font que la porte est toujours laissée ouverte et qu'il y a de l'espoir.* » Coréalisé par Rich Cooper (Lucy Rose, Banks, Mystery Jets) et François Gustin (Girls In Hawaii), *Empire* est un « vrai » disque de pop moderne qui s'écoute du début à la fin et révèle ses secrets progressivement. « *Je fais partie d'une génération qui fait des playlists, mais j'écoute encore des albums en entier. Un album, ce ne sont pas que des singles, ça permet aussi de comprendre la démarche d'un artiste. C'est le fruit d'un long cheminement. C'est comme un voyage. C'est de cette manière que j'ai conçu Empire.* » Un beau voyage. – **LL**



# Hidden Gnawa Music in Brussels

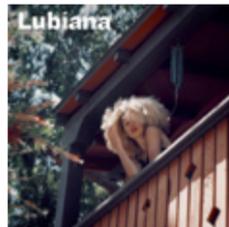
Jola  
Muziekpublieke Records

Les thèses universitaires ne sont pas que blablabla et digressions intellectuelles. Hélène Secheyne peut en témoigner. Fruit de ses recherches académiques, l'album *Jola* rassemble aujourd'hui les incantations d'une diaspora gnawa ancrée au cœur du microcosme bruxellois. « *La quarantaine de musiciens qui jouent ici ne forment pas un groupe en dehors du disque* », raconte la musiciologue. « *Ils ont pour point commun de partager des traditions héritées de leurs maîtres. Certains ont choisi de consacrer leur vie à la musique. D'autres ont des métiers très différents et ne jouent qu'à la maison, dans l'intimité du salon. Tous les rencontrer et les rassembler est le résultat de cinq ans de travail. C'est pour cela que l'album s'intitule Hidden Gnawa Music in Brussels.* » Inscrite au patrimoine culturel immatériel de l'humanité depuis l'an dernier, la culture gnawa porte en elle des mélodies d'une richesse inouïe. Entre danses, parades tambourinées, croyances religieuses et transes mystiques, cette musique issue de l'esclavage subsaharien au Maroc envoûte désormais les âmes sous le ciel bruxellois. Déracinés depuis une vingtaine d'années, les descendants de cette peuplade d'Afrique du Nord ravivent les rituels d'autrefois. « *Par essence, les Gnawa sont déracinés : ils ont été capturés dans divers coins d'Afrique puis, emmenés vers le Maroc. Depuis toujours, ils perpétuent un héritage ancestral au sein d'une nouvelle société. En ce sens, les Gnawa de Bruxelles ne sont pas différents de leurs ancêtres arrivés au Maroc il y a des siècles. Je crois même que le fait d'avoir vécu personnellement un déracinement les rapproche d'autant plus de l'esprit des premiers Gnawa.* » Leur musique, en tout cas, enchante à jamais sous la pochette de *Jola*. – **NA**



La Jungle  
Coucou Beuh!!!  
Exag' Records

Ces 11 titres, en numérique ou sur double vinyle coloré, c'est vous qui voyez, revisitent deux concerts millésimés 2019. Aux manettes (enregistrement, mixage et mastering) : Hugo-Alexandre Pernot, rencontré par Rémy et Mathieu aux studios Davout à Paris où ils enregistraient leur « split » avec Jozef Van Wissem, Noyades et Tomaga. Le garçon a ensuite fait le son des susmentionnés lors d'une release au Périscope à Lyon en février 2019 (d'où proviennent les 5 morceaux sur ce live). Et c'est avec lui que *La Jungle* a joué à Dour en juillet passé (d'où les 6 autres). Ils racontent donc aussi une histoire d'amitié, cette pochette, ces détails inédits et cet habillage retravaillé de leur trance kraut matheuse... qui donne encore foutrement envie de les revoir pour de vrai ! – **DS**



Lubiana  
Lubiana  
6&7

Ce premier EP est l'affirmation de l'identité, de la différence et de la liberté de cette artiste belgo-camerounaise qui s'est longtemps cherchée. Soit une collection de cinq chansons qui touchent autant à l'intime et aux racines qu'à l'universel. Rare femme à s'approprier les plaisirs authentiques de la kora, harpe africaine héritée de l'empire Mandingue de l'Afrique de l'Ouest, Lubiana met cet instrument au service d'une reprise magnifique de *Let It Be* des Beatles. Sur ses quatre compositions originales (*Self love, I Think about you, My man is gone, Feeling low*), elle chante la vie, la quête d'amour, le départ et l'espoir. Coupe afro, regard de jade et voix qui tuitoe les anges, Lubiana offre un moment de grâce lumineux qui repousse les frontières entre jazz, soul, r&b, musiques d'ici et de là-bas. La classe absolue. – **LL**



Alexandre Cavaliere  
Manouche Moderne  
Homerecords

Le violoniste Alexandre Cavaliere est un surdoué à la sensibilité à fleur de peau. Il fusionne ici des musiques qu'il affectionne : le gypsy, le manouche, le bop et même une pointe de funk. L'apport de l'extraordinaire Vincent Bruyninckx au piano, au jeu vif et limpide, ainsi que celui de Jean-Louis Rassinfosse, le plus mélodiste des contrebassistes, n'y sont pas pour rien. Cavaliere, épaulé par la guitare bluesy de Bonetti et définitivement manouche de Guédon, sublime des thèmes de Lockwood, Schmitt ou Benson. Quant aux compositions originales, elles sont inspirées et rendent souvent hommage aux compagnons de route du leader. Un disque résolument optimiste qui donne envie de faire la fête avec de beaux sentiments dans le cœur. – **JP**



IMEP Namur Clarinet Choir,  
Jean-Luc Votano, Philippe Cuper, Calogero Palermo

Clarinetti all'Opera  
Cyprus

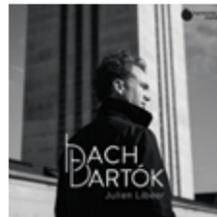
Quand il n'est pas clarinette solo de l'OPRL, Jean-Luc Votano partage sa passion avec ses étudiants de l'IMEP, au sein du Namur Clarinet Choir qu'il a fondé en 2007. Un ensemble que l'on retrouve pour la première fois au disque dans un programme particulièrement pétillant. *Clarinetti all'Opera* revisite en effet quelques grands airs de l'opéra italien du 19<sup>e</sup>. Verdi, Mascagni et autres Puccini, que l'on retrouve ici, avaient parfaitement saisi les atouts lyriques de la clarinette, si proche de la voix par ses timbres, et si riche de sonorités par sa tessiture l'emmenant du grave à l'aigu avec une alerte désinvolture. Mais que l'on ne s'y trompe pas, cet instrument redoutable exige une maîtrise absolue. Celle dont font preuve ici les étudiants de l'IMEP, accompagnés par trois solistes de haut vol – Votano, Cuper et Palermo –, se nourrit d'une évidente jubilation, qui transforme en bain de lumière cette exploration inattendue. Un CD réjouissant. – **SR**



# Under The Reefs Orchestra

Under The Reefs Orchestra  
Capitane Records

Intense, cinématographique, la musique instrumentale d'Under The Reefs Orchestra trace un trait d'union entre le post-rock et le jazz spirituel. C'est aussi l'alliance du folk et de la pop expérimentale. Avant d'en arriver là, pourtant, le groupe n'existait pas vraiment : il se déployait lentement sous la coque du disque *Under The Reefs*, œuvre solitaire du guitariste Clément Nourry. « *En 2016, juste après la sortie de mon album, je cherchais une façon de transposer les morceaux sur scène* », confie ce dernier. La solution arrive avec un festival. Programmé dans le cadre des Nuits Botanique, Clément Nourry reçoit une carte blanche pour y présenter les choses à sa façon. Escorté du batteur Louis Evrard et du saxophoniste Marti Melia, il crée Under The Reefs Orchestra. « *Au départ, notre association se limitait à mes compos. Mais c'était tellement bien de jouer ensemble que nous avons enregistré un album dans la foulée.* » Cet effort collectif s'expose aujourd'hui au grand jour. En sept titres, Under The Reefs Orchestra explore le spectre de ses influences. Moondog, Ry Cooder, Ennio Morricone, John Fahey, Pharoah Sanders ou John Frusciante balisent le trajet sinueux emprunté par ce disque intemporel. « *Notre album explore le thème du vertige* », affirme Clément Nourry. « *C'est un sentiment ambivalent : il fait à la fois référence à la peur du vide et à l'envie de basculer.* » Des riffs angulaires de l'ouverture magistrale (*Une île*) au chaos fractal du *Naufrage* final, ce disque façonne une fabuleuse mosaïque. « *À travers la musique, nous invitons l'auditeur à traverser un univers dans lequel il pourra projeter ses propres rêves.* » Les plus beaux de l'année. – **NA**



# Julien Libeer, Bach et Bartók

Piano Suites  
Harmonia Mundi

Associer Bach et Bartók sur un même disque, voilà qui peut surprendre. Mais Julien Libeer, qui avait déjà séduit avec un Ravel/Lipatti et un Mozart/Lipatti, est un explorateur. Récemment signataire avec Lorenzo Gatto d'une remarquable intégrale des sonates de Beethoven, le plus talentueux de nos jeunes pianistes s'offre ici une nouvelle escapade inattendue. Et iconoclaste ? « *J'avoue, admet-il, que j'appréhendais le jour où les journalistes allaient me poser la question.* » Et pour cause : il n'a toujours pas la réponse ! « *La musique se suffit à elle-même. On n'a pas besoin d'un milliard de concepts pour expliquer que Bach et Bartók, ce serait la même chose, ou presque. Ridicule... En revanche, malgré leurs évidentes différences, le fait d'avoir associé des suites, c'est-à-dire des pièces brèves plus ou moins inspirées de danses, a créé un fonds commun.* » Lequel aura alimenté ce que le jeune virtuose considère désormais comme « *le plus intuitif* » de ses disques. Le subtil agencement des pièces n'avait plus qu'à sceller cette union entre la *Suite française n°5* et la *Partita n°2* de Bach avec la *Suite op.14* et *En Plein air* de Bartók. « *Chaque dernier mouvement d'une pièce de Bach, dans sa pulsation et son énergie, semble tendre la main vers le premier mouvement de la pièce de Bartók, et inversement, se réjouit le pianiste. Cela fait une succession de maillons qui s'enchaînent de manière très heureuse, avant que chacun puisse raconter sa propre histoire.* » Avec, dans le rôle du conteur, un Julien Libeer particulièrement inspiré. – **SR**



Romano Nervoso  
The Return Of  
The Rocking Dead  
Mottow Soundz

Après *I Don't Trust Anybody Who Doesn't Like Rock N'Roll*, troisième album en forme d'ode à l'énergie punk juvénile qu'il a déroulée pied au plancher, Romano Nervoso malaxe toutes ses influences et ses centres d'intérêt sur le copieux *The Return Of The Rocking Dead*. Les deux premiers morceaux (*The Internet generation, The Return Of The Rocking Dead*) montrent ainsi une écoute répétée de Marilyn Manson et d'Alice Cooper. Mais il y a aussi du power pop (*Mister Silvio*, pamphlet anti-Berlusconi doté d'un gimmick pas très lointain du *My Sharona* de The Knack), une reprise de *Babooshka* de Kate Bush à la sauce Pavarotti pop, des trompettes moriconiennes, des hommages aux icônes underground disparues (*We Miss You Jay Reatard*), de l'humour et du réalisme social (*Where you money goes, Feels Good In Wallifornia* sur la dolce vita made in La Louvière). Bien plus que dans son côté grande gueule qui finit par fatiguer, c'est en exprimant sa sincérité et sa fragilité que Giacomo Panarisi se montre le plus touchant. Dans un communiqué de presse rédigé dans les règles de l'art, le pape hennuyer du spaghetti rock qualifie *The Return Of The Rocking Dead* d'« *album de la maturité* ». Il ne faut y voir aucune ironie, mais la stricte vérité. – **LL**



Tars  
90% Of Honesty  
Autoproduction

Écouter cet album, c'est laisser s'écouler le temps. *90% Of Honesty* invitait autant à la contemplation qu'à l'introspection. Pour la petite histoire, il planait au départ un certain brouillard autour de ce projet. Le père des compos et de tous les arrange-

ments, était néanmoins connu : Damien Polffiet. Imaginant un jour une interprétation sur scène, le multi-instrumentiste s'est ensuite adjoint les services de deux guitaristes (Roland Urban et Christophe Davenne), d'un bassiste (Amaury Chavepeyer) et d'un batteur (Cyril Wilfart, également animateur de Classic21 Metal). Pour comprendre où veut en venir le musicien, il est fortement conseillé de jeter un œil au clip vidéo d'*Endurance*, le titre d'ouverture, aérien et spatial (à juste titre) et aussi, d'abord, au film *Interstellar* auquel tout le concept fait référence. En dehors d'un talent pour insuffler une chaude ambiance bien fuzz, qui ravira les amateurs de stoner, Damien Polffiet maîtrise avec brio l'art de la tension graduelle. Et en bout de course, on arrive à cette conclusion : on a voyagé. Tars devait se produire pour la première fois, en avril dernier. Ce n'est que partie remise. – **PV**



Cheb Runner  
Tagnawit  
Rebel Up Records

Planqué sous les lunettes rétrofuturistes de Cheb Runner, le Belgo-Marocain Reda Senhaji met sa diversité culturelle à l'épreuve des machines. Depuis son studio, le producteur bruxellois confronte ses influences électroniques à la musique de ses ancêtres. Descendant direct du peuple Gnawa, le garçon hisse son héritage sur les sommets d'un disque haut en couleur. Les quatre morceaux enregistrés sur *Tagnawit* s'affirment ainsi à la croisée des temps. Puisées au cœur des rituels de la communauté subsaharienne, les percussions traditionnelles du Maghreb (qraqebs et tabl) font ici connaissance avec les circuits d'un synthétiseur analogique et la précision d'une boîte à rythmes. Accompagné par les incantations mystiques de Mâalem Driss and Mâalem Hichem, deux ambassadeurs bruxellois de la culture gnawa, Cheb Runner envoie du lourd : kick techno, instincts new beat, désirs gabber et acid house vrombissent sous le capot d'un attelage profilé pour affoler les fêtards et réchauffer le dancefloor. C'est percutant et, parfois même, hallucinant : mieux qu'un trip en plein désert. – **NA**

**Retrouvez la liste de toutes les sorties**  
**www.conseildelamusique.be**



# Commander Spoon

TEXTE : JEAN-MARC PANIS

Après trois EP remuants et bien enlevés, l'album *Spooning* est sorti pile au mauvais moment. Tournée annulée, partie remise. En attendant de fêter ça, le saxophoniste Pierre Spataro et le batteur Samy Wallens se livrent au jeu des albums de chevet.

**Pirotto Spataro :** C'est un album sorti en 2016, le saxophoniste Shabaka Hutchings l'a enregistré avec la clique de Johannesbourg. Cela a clairement été une de nos influences, au tout début de notre groupe. Le côté acoustique, sans effet électronique de leur jazz, nous parle.

**Samy Wallens :** On l'a choisi parce que c'est un musicien qui a fait connaître un nouveau jazz à Londres. On aime sa musique, c'est certain, mais aussi sa démarche : voir débarquer un type qui arrive avec son jazz

acoustique et remplit les salles, ça nous a montré que c'était possible. Je pense que c'est important pour toute une génération de jeunes musiciens qui ne se retrouvaient pas dans le côté electro et synthé dans lequel cette musique est partie à un moment donné. Shabaka a deux autres projets, qui cartonnent aussi, et c'est bon signe !

**S.W. :** C'était en 2013 et à l'époque, avec Pierrot (*Pierre Spataro* – ndlr) et Julie (*Julie Rens*, du groupe *Juicy* – ndlr), cet album nous a mis une claque ! C'est un disque et un projet qui nous ont marqués, c'est certain, mais aussi rassemblés. Voir six musiciens, avec des influences et des backgrounds si divers se mettre d'accord, ça a démarré quelque chose chez nous.

**P.S. :** Absolument ! J'avoue que ça me rend un peu nostalgique (*rire*), ça évoque nos débuts. On l'a écouté des centaines de fois

**S.W. :** En 150 ans, le jazz a produit deux ou trois classiques définitifs. *A Love Supreme* en fait non seulement partie, mais pour moi, c'est aussi l'album du siècle. Ce disque est une révolution ! Il a changé la manière dont des milliers de musiciens pratiquent le jazz, voire la musique. On doit l'avouer : le jazz des 60's nous a influencés aussi, c'est certain !

**P.S. :** C'est la meilleure formation jazz de l'univers ! On nous demande souvent ce que nous voulons dire au monde, nous les musiciens sans parole... et bien c'est ce

**S.W. :** Pierrot et moi, on est fans de hip-hop, on en a bouffé, du IAM, du NTM quand on était gamins...

**P.S. :** ...et du Roots, et du Beastie Boys...

**S.W. :** Oui, c'est la culture de notre vie. Pas juste la musique, mais aussi le graf, et tout ce qui tourne autour. Lamar avait fait un carton avec son précédent album (*To Pimp a Butterfly*) et ses contemporains commençaient vraiment à faire de la daube commerciale. Lamar arrive avec

ce disque et pourtant il reste surprenant. Ce mélange de jazz et de soul, avec ces breaks improbables... et cette créativité. Ça me touche beaucoup.

**S.W. :** C'est fou, parce que quand leur deuxième album est sorti, on a attendu pour pouvoir l'écouter pour la première fois tous ensemble. À chaque fois que je le réécoute, ce souvenir me revient : nous tous, réunis dans une même pièce, découvrant ce disque.

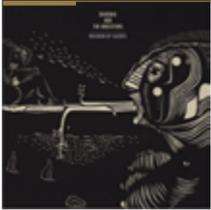
que Coltrane a fait. Avec cet album très religieux et, de son point de vue, tourné vers Dieu, il communique une spiritualité que tu peux appréhender à ta manière.

**S.W. :** C'est aussi, selon moi, une leçon de jazz : c'est très technique, compliqué à jouer, mais quand tu l'écoutes, ça prend aux tripes de manière directe, simple, presque basique. Ils se détachent complètement de la technique pour livrer un discours hyper simple et accessible, c'est ça, le génie !

cette claque brute et met tout le monde d'accord.

**P.S. :** Et puis il a une connexion avec toute cette nouvelle scène de jazzmen américains de haut vol. Ensemble, ils font vraiment avancer les choses.

**S.W. :** Il ne faut pas oublier qu'il était super connu quand cet album est sorti. Alors, sortir un disque dont la pochette est monochrome, sans titre ni photo de l'artiste, il fallait oser.



Shabaka and the Ancestors  
*Wisdom of Elders*  
(2016)



Hiatus Kaiyote  
*Hawk Tomahawk*  
(2015)



John Coltrane  
*A Love Supreme*  
(1965)



Kendrick Lamar  
*Untitled unmastered*  
(2016)



©PASCAL SCHYNS



Marie-France,  
égérie des contre-  
cultures radicales  
des 70's et des 80's

## Benjamin Schoos & Marie-France

Benjamin Schoos n'est pas qu'un musicien-arrangeur-producteur, il est aussi ventriloque et dessinateur à ses heures perdues... À la tête du label Freaksville, il a signé quantité d'artistes issus d'univers et de nationalités différentes (Lio, Bertrand Burgalat, Jean-Jacques Perrey, Dalton Telegramme...). C'est aussi le cas de Marie-France, ancienne meneuse de revue de L'Alcazar et légende des nuits parisiennes, elle a été à l'époque l'égérie de Serge Gainsbourg, de Marguerite Duras et d'André Téchiné. Le travail avec cette chanteuse et comédienne a donné lieu à des collaborations et des rencontres... pour le moins étonnantes !

TEXTE : JEAN-PHILIPPE LEJEUNE

« On a toujours eu l'art de se retrouver dans des situations particulières. Le fait que l'on chantait en français sans pour autant faire de la chanson française nous a permis de jouer dans des endroits improbables. Je me souviens de ce concert au Bon Marché (grand magasin de luxe de la rive Gauche) à Paris pour un défilé de mode de la styliste Stella McCartney. Nous accompagnions la chanteuse française Marie-France. Elle avait proposé à Chrissie Hynde de faire un duo en français, sur l'album *China Man* vs *China Girl* sur le titre *Un garçon qui pleure*. La chanteuse de *Pretenders* le fit même gratuitement pour Marie-France. Comme elle-même était très amie avec Paul McCartney, nous nous sommes retrouvés à jouer pour le défilé de sa fille, Stella McCartney. Pour vous planter le décor, nous jouions au beau milieu du rayon lingerie du Bon Marché ! Et comme il n'y avait pas de loges, on s'est retrouvé tous les 4 dans une pièce entourés des 26 tops modèles en plein essayage ! Après le défilé, Chrissie Hynde nous a proposé de manger le soir même avec Morrissey. C'était une bonne idée mais ce sont quand même des personnes particulières, puis surtout nous n'avions pas assez d'argent pour nous loger sur place... Nous étions d'ailleurs directement retournés en voiture. On s'est retrouvé dans des endroits confrontés à des publics de privilégiés. Martin Gore est venu nous voir jouer en concert, je ne sais pas ce qu'il faisait là et Marc Almond s'est même fait refuser à l'entrée. Avec notre label, qui est ce qu'il est, on switche parfois d'une galaxie à une autre. Mais c'est commun à des structures qui font des musiques alternatives, on navigue dans des sphères un peu autres. »



©MARIE WYNANTS

## Blanche

Trois années se sont écoulées entre ce soir du printemps 2017 où Ellie Delvaux s'est révélée à l'Europe entière avec *City Lights* et la sortie d'*Empire*, un premier album de pop moderne qui se joue subtilement des références et des modèles. Larsen inaugure cette nouvelle rubrique avec l'artiste bruxelloise.

TEXTE : LUC LORFÈVRE

« Je ne suis pas vraiment fan d'une ou d'un artiste en particulier. Je fonctionne plutôt au coup de cœur. Ces derniers mois, j'ai pas mal écouté Lorde, Sigrid et Aurora. Voilà trois projets menés par des jeunes femmes auteures et compositrices. Leurs propositions sont très personnelles, ça ne ressemble à rien d'autre. Elles ont réussi très vite à imposer leur style, leur identité et leur univers. J'aime leur musique même si je ne pense pas avoir été inspirée par leurs chansons quand j'ai travaillé sur *Empire*. Malgré tout, je me rends compte que je m'inscris dans la même démarche. Lorde, Sigrid et Aurora gardent les pieds sur terre, savent où elles vont, se concentrent sur leur projet et restent discrètes. Quand j'ai découvert leurs chansons, je me suis laissé emporter par un mot, un refrain, une couleur pour me faire ma propre histoire. Je n'aime pas trop fouiller dans la biographie d'un artiste et creuser pour connaître l'exacte signification d'un morceau. Je préfère construire ma propre histoire. J'aimerais susciter les mêmes réactions chez celles et ceux qui écouteront *Empire*. Je n'ai pas envie de leur donner toutes les clés.

Confinée chez moi, j'ai aussi découvert *Feu!* Chatterton. J'avais vu leur nom à l'affiche des Nuits Botanique 2018 où j'étais également programmée. Je n'ai pas pu aller voir le concert. En écoutant *Bashung* sur Spotify, j'ai reçu comme suggestion *Feu!* Chatterton grâce à Spotify et j'ai écouté. C'est la voix du chanteur (Arthur Teboul, – ndlr) et ses textes qui m'ont interpellée. Là aussi, je n'ai pas trop cherché à me renseigner sur le groupe, je me suis laissé emmener par la musique. »

C'est culte, c'est belge

# Le Moulin de nos cœurs

TEXTE : JEAN-MARC PANIS

En 2008, Marc Moulin nous quittait. Lais-  
sant un énorme vide. Mais la démarche  
et la musique de ce visionnaire sont

toujours aussi vivaces. C'est le lot des au-  
teurs cultes. On ne pouvait inaugurer cette  
nouvelle rubrique avec personne d'autre.



Il est tentant de réécrire l'histoire pour donner raison aux  
Nostradamus de diverses trempes. Mais avec Marc Moulin,  
on est dans un tout autre exercice. La relecture de ces  
quelques lignes, qui ont ressurgi il y a quelques semaines,  
devrait nous le rappeler. « Je nous vois déjà dans 20 ans. Tous  
enfermés chez nous. Claquemurés (...) Les épidémies se seront  
multipliées : pneumopathie atypique, peste aviaire, et toutes les  
nouvelles maladies. Et l'unique manière d'y échapper sera de rester  
chez soi. (...) Dans les rues, il ne restera plus que (...) du personnel  
immigré sous-payé en combinaison étanche, qui s'occupera de  
l'entretien des sols et des arbres. » Ces mots datent du 27 avril...  
2003, dans une de ses Humœurs parues dans TéléMoustique !

Mais comment Marc Moulin, le pianiste qui s'est vu proposer  
par le si difficile Miles Davis de lui envoyer une maquette (il n'osa  
pas le faire), le musicien qui a signé pas moins de trois albums sur  
le mythique label Blue Note, l'homme de média qui créa Radio Cité  
puis participa aux heures les plus glorieuses du service public,  
mais comment faisait-il donc ?

Tentons d'y voir plus clair en compagnie de ses proches,  
collaborateurs, amies et amis.

(Presque) licencié en sciences politiques et économiques,  
il a musicalement commencé à travailler avec le guitariste Philip  
Catherine avant de fonder un groupe devenu culte au fil des  
années et ce, bien avant que Brian Molko ne lui emprunte le nom :  
Placebo. On est alors en 1971 et le très groovy *Ball of Eyes* vient  
de sortir. Ça remue dans la très orthodoxe chapelle du jazz !

Olivier Monssens, qui a par ailleurs écrit une pièce de théâtre  
au titre évocateur : *Marc Moulin se moque du monde*, de préciser :  
« Marc a d'abord été jazzman pour les autres, puis en groupe  
(Placebo) ou en solo (*Sam Suffy*). Et en 1977, le boss de Vogue lui  
a proposé de créer un label belge pointu. Ce sera le bien nommé  
*Kamikaze*. Qui se crashera rapidement ! »

Marc Moulin ose tout, avec envie et passion. « Comme à la radio »  
(toute ressemblance avec un titre de Brigitte Fontaine, repris par

Marc Moulin, est intentionnelle). Philippe Geluck fut, avant de  
devenir son collaborateur (et ami), un de ses jeunes auditeurs :  
« Marc était un ouvrier d'oreilles ! Il m'a initié à toutes sortes de  
musiques, inconnues jusque-là. *Soft Machine*, *Frank Zappa*, *Pink  
Floyd*... J'étais fan de Marc, je devais avoir 16 ans, je l'écoutais à  
la radio, tard le soir : King Kong, Cap de nuit... » Un certain Alain  
Chamfort se souvient aussi de sa jeunesse, et d'une voix dans la  
nuit : « La première fois que je l'ai entendu, c'était à la radio, lors  
d'une de nos visites en Belgique avec Claude François. J'adorais  
sa voix, profonde et suave. »

Une voix donc, et une création à rebrousse-poil. Comme en 1977,  
dans l'auditoire Janson de l'ULB. Les fans de Moulin étaient venus  
remuer du séant... et les voilà assommés par une pièce répétitive  
de dix minutes, avec pour seul instrument le timbre aigret du sou-  
verain de l'époque, Baudouin, qui ânonne en boucle (s) *Mes Chers  
Compatriotes* (qui donne son titre à cette pièce, disponible sur le LP  
*Noises - ndr*). Sentiments pour le moins mitigés. Mais Moulin sait  
exactement où il va, et s'en était expliqué : « J'essaie de faire com-  
prendre aux gens qu'ils doivent d'abord s'intéresser à beaucoup de  
musiques différentes, et surtout se méfier des pièges des courants  
dominants que sont la musique classique et la basse variété (...) ce  
que j'essaie de faire, c'est de susciter une curiosité en faisant passer  
ma propre curiosité. »

Un mantra qui ouvre une porte sur un autre monde qui a été  
transformé lui aussi par Marc Moulin : celui de la radio. Un week-  
end de l'automne 1978 débarque un OVNI sur les ondes du Canal  
21 de la RTB, une radio dont on dira plus tard que ses « styles  
musicaux sont résolument modernes ». Alain Neefs, collaborateur  
historique, radiophonique et amical de Moulin se souvient : « Marc  
était un visionnaire... moi je ne sentais rien à l'avance. Mais sur la  
manière de faire de la radio, on était d'accord sur tout ! On a monté  
*Radio Cité* en à peine deux mois. » Moulin a créé un ton et un angle  
très précis. Et comme souvent avec lui, on trouve l'équilibre entre  
le grand public et l'exigence.

## ● R.I.P. MONSIEUR MOULIN

### Alain Chamfort

« Ce qui me manque, même si j'en  
ai fait mon deuil maintenant, c'est  
sa présence rassurante. Dans la  
vie, j'ai l'impression qu'on croise  
des gens qui vous deviennent  
essentiels. Marc a été ça pour moi.  
Depuis son départ, je n'ai plus  
retrouvé quelqu'un avec qui j'ai une  
telle connivence, une telle fusion. »

### Alain Debaisieux

« Il m'a appris à écouter les gros  
tubes les plus honteux, à les analy-  
ser et à voir pourquoi ça marche.  
En profondeur et sans préjugés.  
Il avait un grand respect du tube. »

Il disait que la scie *Take Five* de Dave  
Brubeck avait fait plus pour le jazz que  
n'importe quel Miles Davis. »

### Ron Maol (dos Sparks)

« Marc était mon meilleur ami. Il m'a  
beaucoup inspiré, comme musi-  
cien bien sûr, mais aussi comme  
être humain. Une personne pleine  
d'élégance, d'intelligence et d'esprit.  
Pourtant, je ne parviens pas à lui  
pardonner de posséder plus  
d'albums de Miles Davis que moi ! »

### Jacques Duvall

« Prenons un morceau comme *I Am  
You* et faisons-en sa check-list. Mu-  
sique noire : check. Electro : check.  
Pop : check. Morceau personnel :  
check. Morceau grand public :  
check. Bref, il y a tout, là-dedans ! »

### Philippo Goluck

« Une énorme tristesse a accom-  
pagné son départ. Nous perdions  
un ami, mais aussi l'occasion de  
voir ce qu'il aurait fait avec dix,  
quinze ou vingt ans de plus. Je me  
dis souvent que c'est dramatique  
que lui soit parti alors que d'autres  
connards lui ont survécu. »

### Lauronco Fassbender (compagno do Marc)

« Marc, après avoir quitté la  
RTBF, a choisi le confinement,  
il l'a presque inventé. »

### Russell Maol (dos Sparks)

« Quand je pense à Marc, je pense  
à un ami qui pouvait vous parler  
autant de Miles Davis que des  
*Schtroumpfs*. Une combinaison rare.  
Une personne rare. Il a, dans mon  
esprit et mon cœur, une place à part. »



Parallèlement, Moulin se frotte au théâtre. Nathalie Uffner, qui  
dirige le théâtre TTO à Bruxelles, se souvient de Marc, qui a écrit  
cinq spectacles pour le théâtre bruxellois : « *Écrire une comédie*,  
*je peux vous dire que ça demande une sacrée aptitude musicale*.  
*Il n'a jamais fallu que je lui explique quoi que ce soit ! Il écrivait des  
répliques courtes, qui font mouche. »*

### Philippo Goluck

« Je me dis souvent que c'est dramatique  
que lui soit parti alors que d'autres  
connards lui ont survécu. »

Fin des années 70, une rencontre va accoucher d'un tube, et  
c'est Alain Neefs qui la raconte : « J'entre dans le bureau et je vois  
une jeune femme assise. Marc me dit : Je te présente Wanda ... tu  
vas voir, ça va devenir une star, puis il me fait écouter une chanson.  
Et je me dis... mais qu'est-ce que c'est que ce truc ? Ce "truc", c'est  
*Banana Split* et la jeune femme assise, une Lio qui s'ignore encore,  
accompagnée d'un certain Jacques Duvall, parolier de son état :  
« On était en 1977 et Lio et moi avons fait le tour de ceux qui avaient  
des synthés. On cherchait l'hybridation entre Telex et Phil Spector.  
Quand Marc s'y est attaqué, notre rêve fut exaucé ! »

Telex, le mot est lâché ! Si beaucoup se souviennent surtout de  
la déculottée de l'Eurovision, Monssens rappelle l'ampleur de ce  
groupe qui, même s'il faisait les choses avec humour, n'avait rien  
d'une blague : « Marc, ne supportant pas l'aspect sectaire que pou-  
vait avoir le jazz, voulait ouvrir sa musique au grand public. Il l'a  
fait avec une musique pop et électronique. Une sorte de Kraftwerk,  
l'humour en plus. » Rappelons aux plus jeunes qu'un télex, c'était  
une machine qui crachait de l'info en permanence, sans hiérarchie.  
Le groupe, lui, parle derrière les costumes et la musique, de la com-  
munication et de son absence. Résultat : carton planétaire.

Bond dans le temps. Nous sommes en 1985, Alain Debaisieux  
et Marc Moulin s'affairent à la production du disque *Tendres  
fièvres* d'Alain Chamfort. Debaisieux se souvient du côté vintage  
de l'affaire : « *Commodore 64* et *Atari ! La mémoire culminait  
à... 1 méga (rire)*. On devait se voir tout le temps pour mettre nos  
trucs à jour... avec nos disquettes ! » Duvall s'occupe des pa-  
roles. Chamfort se souvient : « Jacques et Marc m'ont permis de  
découvrir qui j'étais et de l'assumer. C'est très différent de ce  
que j'avais vécu avec Claude François ou Gainsbourg, avec qui  
j'avais pourtant aimé travailler. C'était un espace sécurisant.  
Je me suis senti soutenu et aimé. J'ai pu être moi-même. »

Marc Moulin persiste et signe à la radio avec les légendaires  
*Jeu des dictionnaires* et *Semaine infernale*. Un peu comme si les  
esprits dérangés des Monthy Python avaient fusionné avec ceux,  
à peine plus équilibrés, des Nuls. Philippe Geluck se souvient :  
« Je lui dois mon tout premier direct. Ce qui m'impressionnait tou-  
jours, c'était le détachement qu'il affichait. Une sorte d'élégance  
permanente... et jamais feinte. »

Marc Moulin signera encore, sur le mythique label Blue  
Note, trois disques qui font date et qui résument ses passions  
musicales. Ce seront *Top Secret*, *Entertainment* et *I Am You*.

Aux qualités susmentionnées, il faut en ajouter une, essen-  
tielle, que résume Alain Debaisieux : « Il y avait à l'époque un  
télé-crochet dont les gens de goût se moquaient allègrement :  
*Pour la Gloire*. Cette chanteuse y passe, sans que je n'y prête plus  
d'attention, un peu moqueur aussi... mais pas Marc, qui trouvait  
sa voix extraordinaire. » C'est donc de la voix de Christa Jérôme  
dont il s'agit, celle qui va épouser à merveille les dernières com-  
positions du jazzman.

Marc Moulin, neuf ans avant les premiers pas de *The Voice*  
et consorts, prouvait qu'il savait dénicher le talent là où il se  
trouve. Sans préjugés, avec pour seule boussole son amour de  
la musique.



RAPHAEL LETURCO

Un masqué

Personnage imaginé par le dessinateur Florian Doucet, Ozferti est un héros doté de super pouvoirs. Planqué sous son masque, l'artiste déclenche des danses phénoménales à l'aide d'une guitare électrique et d'incroyables trouvailles électroniques.



Addis-Abeba

Les premières maquettes d'Ozferti se nourrissent d'electro et de fantasmes musicaux importés d'Éthiopie. En mars 2019, Florian Doucet s'envole vers Addis-Abeba, point de départ des nouvelles aventures de son personnage masqué.



Le club Fendika

Installé à Kazanchis, quartier historique des boîtes de nuits et des hôtels de passe, le club Fendika est le sanctuaire des musiques éthiopiennes. Les plus grands azmaris du pays s'y produisent jusqu'au bout de la nuit.



L'album Solarius Gamma

# Ozferti

TEXTE : NICOLAS ALSTEEN

Opération élémentaire, l'addition se calcule en trois clichés pris sur le vif. La somme de ces images met aujourd'hui en évidence *Solarius Gamma*. Entre electro et musiques éthiopiennes, le nouvel album d'Ozferti vaut franchement le détour.

Illustrateur diplômé, Florian Doucet est également un musicien chevronné. « *Un jour, j'ai cherché un terrain d'entente entre ces deux domaines d'expression* », explique-t-il. C'est le point de départ d'Ozferti. Personnage imaginé pour servir les envies musicales du dessinateur, ce super-héros dissimule ses pouvoirs sous un masque fait maison. « *Je suis un grand fan d'Alejandro Jodorowsky. J'aime sa polyvalence, sa façon d'imbriquer ses différentes activités. Il est à la fois scénariste de BD et réalisateur. Il est aussi acteur, romancier, poète et auteur de performances. Cette diversité trouve un écho dans l'univers d'Ozferti.* » Outre Jodorowsky, Florian Doucet se passionne aussi pour les compilations *Éthiopiennes*, une série de disques dédiés aux musiques éthiopiennes et érythréennes. « *Pour ficeler les premiers morceaux d'Ozferti, j'ai remixé des sons piochés sur ces compilations* », retrace-t-il. Équipé de sa guitare électrique et de machines électroniques, l'artiste fantasme la Corne de l'Afrique depuis son salon. « *Mais à un moment, je ne pouvais plus me satisfaire d'inspirations approximatives. Je me devais d'aller là-bas pour comprendre cette musique et me confronter à ses réalités.* »

Ainsi, au printemps 2019, le Bruxellois débarque-t-il à Addis-Abeba. « *J'y suis resté trois semaines. J'ai calé des rendez-vous avec des musiciens éthiopiens. Je voulais prendre le temps de les rencontrer et d'enregistrer avec eux.* » Sur place, Florian Doucet se rend notamment au club Fendika, poumon festif d'un quartier à la réputation sulfureuse. Derrière les portes de ce centre culturel, la musique bat son plein. Archet à la main, les azmaris – sorte de bardes locaux –, frottent la seule corde de leur instrument traditionnel pour faire danser les gens jusqu'au petit matin. Inspiré par cette énergie communicative, l'artiste met ses influences électroniques au contact de traditions ancestrales. « *Les personnes avec lesquelles j'ai collaboré étaient ouvertes au dialogue et aux échanges musicaux. Cela dit, j'ai vraiment dû m'adapter et sortir de ma zone de confort.* » Élaboré avec la complicité de grands noms éthiopiens (Haddis Alemayehu, Eténesh Wassié, etc.), l'album *Solarius Gamma* célèbre le rapprochement des continents en onze titres traversés d'histoires humaines et d'un irrépressible besoin de danser. Sous le masque d'Ozferti, le monde paraît décidément bien plus beau.

DU  
DANS  
LE  
TEXTE



LE CONCOURS DES ARTISTES QUI CHANTENT... EN FRANÇAIS !



LA FINALE

VENEZ DÉCOUVRIR LA RELÈVE DE LA SCÈNE FRANCOPHONE !

BRÈCHE DE ROLAND | ESTELLE BALDÉ

KREGO

LO.

SAMEDI 19 SEPTEMBRE AU BOTANIQUE - 19H30

INFOS & RÉSERVATIONS : BOTANIQUE - RUE ROYALE 236 - 1210 BRUXELLES  
PRIX : 6 / 9 / 12€  
WWW.BOTANIQUE.BE - 02 218 37 32

E-pdf

Découvrez également **Larson** nouvelle mouture en version électronique.

[www.conseildelamusique.be](http://www.conseildelamusique.be)

Abonnez-vous !

Le magazine **Larson** est totalement gratuit et vous pouvez le recevoir directement chez vous.

Il suffit de nous envoyer un mail avec vos coordonnées postales à [larsen@conseildelamusique.be](mailto:larsen@conseildelamusique.be)



# FÊTE DE LA MUSIQUE

COMME VOUS NE LA VERREZ (PLUS) JAMAIS **21** JUIN 2020



 **GRATUIT** [WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE](http://WWW.FETEDELAMUSIQUE.BE) UNE PRODUCTION DU CONSEIL DE LA MUSIQUE AVEC LE SOUTIEN DE LA MINISTRE DE LA CULTURE 